# Des crânes en vitrine

Antiracisme, racisme & science raciale

Alice L. Conklin, Publications scientifiques du Muséum, 2015

## EXPOSER L'HUMANITÉ

### Race, ethnologie et empire en France (1850-1950)

En 1938, le Musée de l'Homme de Rivet ouvrait ses portes à Paris. Après dix années de rénovation, il pouvait fièrement se vanter d'être la plus moderne des institutions au monde consacrées à l'exposition de la diversité culturelle et raciale du genre humain. L'idée directrice était que toute l'histoire naturelle de l'homme, des premiers hominidés aux « primitifs » modernes, pouvait et devait être étudiée, ordonnée et présentée à un grand public de spécialistes et de visiteurs ordinaires. Rivet nourrissait cependant encore d'autres ambitions. En France, marquée par la Dépression et plus généralement en Europe, le racisme relevait sa tête immonde sous des traits que l'on n'avait plus vu depuis l'affaire Dreyfus —en se diffusant largement dans la population, au sein de cercles politiques extrêmistes, et parmi des experts en tout genre, y compris certains anthropologistes. Face à cette résurgence, Rivet espérait que les dernières installations du musée pourraient établir une position progressiste sur la question de la race, susceptible de défier le racisme scientifique de l'heure. Y parvint-il ?

Répondre à cette question n'est pas chose aisée. D'un côté, comme nous l'avons vu, les premières décennies du siècle virent se multiplier les interrogations parmi des anthropologistes et des sociologues français quant au bien-fondé des classifications raciales. Le Musée d'ethnographie rénové et l'Institut d'ethnologie furent en partie influencés par cette impulsion donnée à l'étude des civilisations et des langues indépendamment des races. D'un autre côté, lorsque le Musée de l'Homme ouvrit ses portes, la race se trouvait directement représentée dans ses expositions. Le musée comprenait une salle d'anthropologie qui éclairait la préhistoire et l'évolution de l'homme à travers les âges comme les principales subdivisions raciales. De façon plus surprenante, des crânes prenaient place dans les vitrines de chacune des grandes galeries consacrées à l'ethnographie dans le reste du musée suggérant, semble-t-il, qu'un lien existait entre la biologie et le niveau social de développement.

Nouvelle salle d'Amérique Affiche réalisée en 1939 par Roger Falck.

Si l'on prend en compte la perspective humaniste qui orientait tant l'ethnographie de Rivet, comment s'expliquer l'exposition de ces crânes, présentés de manière incongrue et dispersée, dans des galeries par ailleurs consacrées aux modes de vie sociaux et culturels de différents groupes ethniques ? Ce chapitre cherchera à répondre à cette question en explorant les idées de Rivet sur la race, puis en les mettant en contexte en regard de ce que d'autres scientifiques pouvaient écrire à l'époque. Le projet du XIX^e^ siècle de catégoriser et hiérarchiser les races, de même la croyance qu'il existait une certaine correspondance entre la race et l'intelligence, connurent entre les deux guerres un regain de faveur mondial, qui s'explique par la redécouverte des lois de Mendel en 1900 et la naissance de la génétique moderne, l'essor de la biométrie, et la première identification des différents groupes sanguins humains et leur distribution. Ces développements signifiaient que dans les années vingt et trente, la biologie de la différenciation humaine restait incertaine. Si la plupart des anthropologistes et des biologistes rejetaient les vieilles notions de la

pureté et de la stabilité raciales, il leur restait à montrer comment l'hérédité interagissait avec l'environnement pour produire les distinctions physiques essentielles à la taxonomie raciale. Devant tant d'incertitudes, mêmes les ethnologues les plus antiracistes persistèrent à considérer la race comme une composante biologique essentielle de l'identité humaine, ce qui ne les empêcha pas d'analyser par ailleurs les sociétsés en termes culturels et historiques —et de les envisager comme des produits de la volonté humaine et du métissage, donc dépourvus d'une quelconque essence pure. Rivet appartenait nettement à cette dernière catégorie de chercheurs[1].

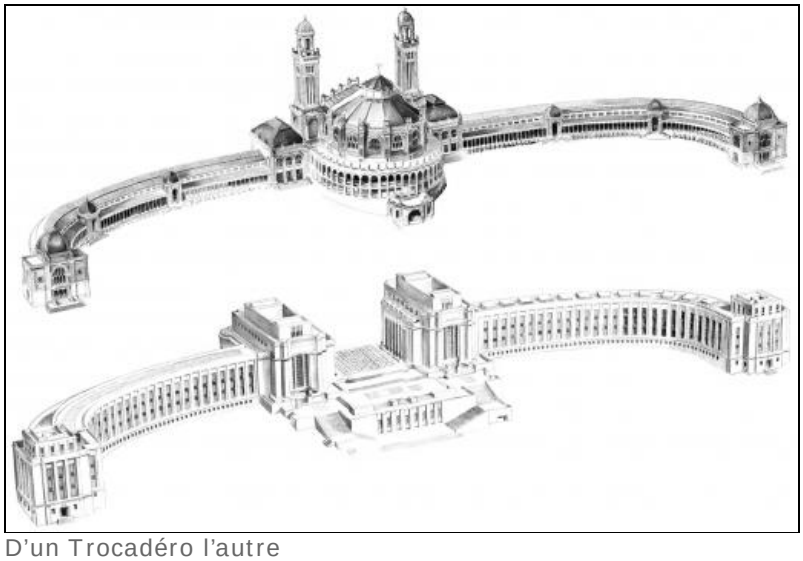
D'autres enquêteurs universitaires, cependant, mirent à profit cette même incertitude pour avancer de nouvelles théories racistes qui soutenaient l'existence d'une infériorité permanente de certains groupes humains et de la pureté potentielle d'autres groupes. L'école d'anthropologie nouvelle, la plus connue à avoir prôné une science raciste de l'hérédité, émergea outre-Rhin, après la première guerre mondiale, sous le nom de *Rassenkunde* (étude des races). Elle voulait combiner l'anthropologie et l'ethnographie en une même discipline holistique, dans laquelle race et culture allaient toujours de pair[2]. En France, le représentant le plus visible et le plus inquiétant de ce courant fut George Montandon. Si Rivet espérait que le Musée de l'Homme pourrait contrer les thèses de ces racistes scientifiques et extrémistes, il est difficile de savoir ce que les visiteurs du musée retinrent de leur visite ; après tout, à une époque où florissaient les théories scientifiques de l'essentialisme racial, les installations de Rivet ne pouvaient qu'avoir une influence limitée contre le racisme, tant qu'il persistait à croire aux typologies des races et à les afficher, avec des crânes, au milieu des objets[3].

Avant de pénétrer dans les galeries de Rivet et l'univers plus large de la science raciale, il est important de se rappeler qu'il n'y a jamais de correspondance parfaite entre une idéologie, une science et un musée. Malgré la modernisation de ses équipements et le rajeunissement de son public, en matière de contenu le Musée de l'Homme reposait en partie sur d'anciennes collections, tels que les crânes et les squelettes, autrefois conservés au laboratoire d'anthropologie du Muséum. Les catégories de savoir et les pratiques visuelles de ces collections antérieures, inévitablement, influencèrent leur exposition ultérieure[4]. Fondée en tant qu'étude de la différence, l'anthropologie devint « scientifique » en rendant d'abord visible, grâce à des mesures de plus en plus précises de séries de crânes, des traits raciaux soi-disant immuables, qui sous-tendaient manifestement la diversité humaine. Bien souvent, les conservateurs ajoutèrent à ces collections des photographies ou des bustes d'individus « représentatifs », présentés comme des instances spécifiques d'archétypes raciaux généralisés dont la différence pouvait être observée jusque dans leurs os. Cette tendance à incarner les différences raciales en une sélection *spécifique* de traits mesurables était particulièrement évidente chez les anthropologistes français. Après un siècle de naturalisation pratiquée dans des collections faisant autorité, la typologie raciale devint un moyen moderne de visualiser la différence et de prouver son existence. À côté des résultats incertains de la biométrie moderne et de la recherche génétique, ce « régime visuel » constitua un écran difficilement contournable pour les ethnologues antiracistes de l'époque[5].

D'un point de vue muséographique, il est également difficile de savoir comment les contemporains purent développer des idées plus recherchées sur la race quand les scientifiques eux-mêmes ne s'accordaient pas sur la manière d'expliquer la variation humaine. Plus encore, la vocation pédagogique du Musée de l'Homme militait même contre une présentation nuancée de ce qu'était la race, puisque les conservateurs devaient simplifier le contenu de tous les textes accompagnant leurs objets. À cette époque, l'objectif des musées n'était pas de démontrer que la vérité scientifique

pouvait faire l'objet de débats contradictoires entre chercheurs, mais d'offrir une vision rassurante d'une science unanimement certaine de sa vérité[6]. À la fin des années trente, la réalité biologique de la race restait suffisamment « vraie » pour justifier son exposition publique dans une institution dédiée à la science de l'humanité dans tous ses aspects. Gardons ces avertissements en tête, avant d'entamer d'abord notre visite du musée, puis d'analyser les notions scientifiques de la race de l'entre-deux-guerres.

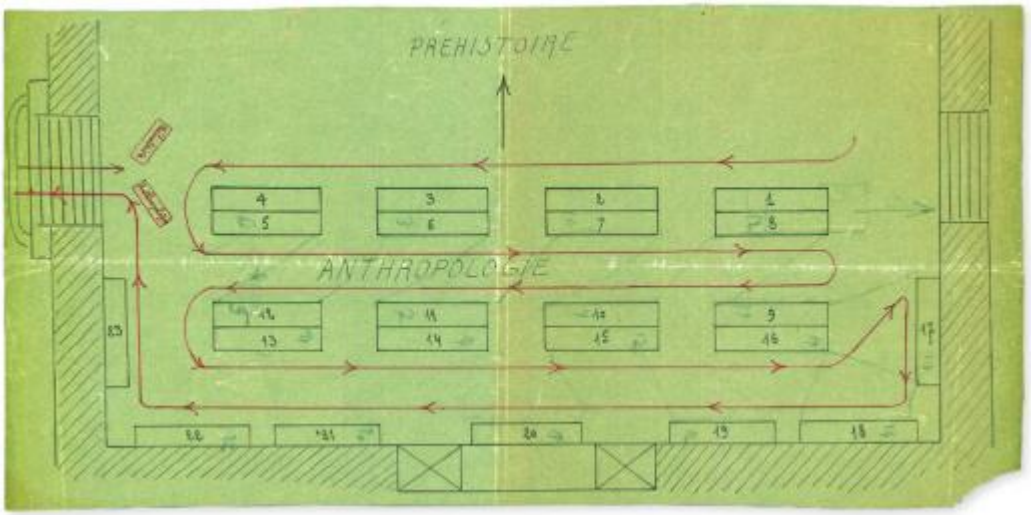
Reconstituer la présentation des objets et des restes humains du Musée de l'Homme en 1938 est une gageure, puisque les photos d'archives de l'époque sont incomplètes. Rivet refusa de publier un catalogue lors de l'ouverture du musée car les expositions, même dans les galeries permanentes, devaient constamment changer « pour susciter la curiosité [du public] »[7]. Une autre difficulté est liée à la conviction qui était celle de Rivet que « la politique » et la « science » devaient rester séparées. Rivet condamna le régime de Hitler en devenant l'un des membres fondateurs du groupe « Races et Racismes » —une association d'intellectuels organisée en 1937 dont la lettre d'information (du même nom) alertait le public sur les atrocités se déroulant en Allemagne et faisait connaître les efforts mobilisés pour combattre le racisme nazi. Au musée, cependant, les faits étaient censés parler d'eux-mêmes. Malgré des archives lacunaires, l'on peut, en partie, reconstruire les premières mises en scène des galeries grâce aux compte-rendus de presse et aux photographies qui subsistent[8]. Le « musée-laboratoire », comme Rivet aimait désigner l'ensemble du Musée de l'Homme, occupait l'une des deux tours centrales du Palais de Chaillot ainsi que les deux étages supérieurs et le sous-sol de l'aile Passy. Les salles permanentes furent principalement installées au premier et au second étage ; la plupart de l'espace était consacré aux salles ethnographiques organisées en aires « civilisationnelles », où « [la] vie matérielle et morale » des principaux groupes ethniques était représentée[9]. Comme l'écrivit Rivet rétrospectivement en 1956, il espérait « démontrer que notre civilisation, dont nous sommes fiers à juste titre, est en partie la résultante d'apports que nous devons aux peuples du monde entier et que par conséquent le génie d'invention n'est pas le privilège des Blancs »[10].



D'un Trocadéro l'autre

Élévation du Palais du Trocadéro (1878) superposée à celle du Palais de Chaillot (1938). La Palais de style hispano-mauresque de Davioud s'efface pour l'esplanade du Trocadéro de Carlu, ouverte sur le champ de Mars. Les ailes, verrières, pavillons d'entrée et de sortie du bâtiment d'origine sont englobés dans une structure plus

imposante. Lors du chantier de rénovation intermédiaire de 1930, les colonnades face au Champ de Mars sont transformées en terrasse vitrée et chauffée offrant de nouvelles galeries d'exposition. Illustration Marie Doucedame, MNHN.




Galerie d'Anthropologie
Plan manuscrit du projet d'implantation des 23 vitrines d'Anthropologie. En définitive, la galerie d'Anthropologie comprendra un nombre plus élevé de vitrines. Cliché Bibliothèque centrale, MNHN.

Vitrine 1
L'homme et les anthropoïdes
Vitrines 2 à 4
Les hommes fossiles
Vitrines 5 à 8
Caractères raciaux
Vitrines 9 à 10
Races actuelles - groupe Pygmée
Vitrines 11 à 13
Races actuelles - groupe Noir (Éthiopiens)
Vitrines 14 à 16
Races actuelles - groupe Jaune
Vitrines 17 à 20
Races actuelles - groupe Blanc
Vitrine 21
Croissance et pathologie
Vitrines 22 à 23
Déformation crânienne, mutilations ethniques, trépanations

L'itinéraire « officiel » débutait dès l'entrée, où un gigantesque totem de la Colombie Britannique accueillait les visiteurs dans le hall. Là, ils rencontraient une magnifique tête sculptée de l'Île de Pâques ou *moai* (figure humaine taillée dans la roche volcanique) ; la vitrine du mois éveillait leur attention, comme l'immense mappemonde qui les invitait au voyage[11]. Des panneaux indiquant l'organisation du musée orientaient ensuite les pas du visiteur vers ses différentes salles, en commençant par les salles d'Anthropologie, de Paléontologie humaine et de la Préhistoire (1 000 m²). La visite se poursuivait avec « l'homme contemporain dans les cinq parties du monde » : d'abord, la salle de l'Afrique Noire (500 m²) et sa section attenante sur Madagascar (50 m²), puis la salle de l'Afrique Blanche et du Levant (350 m²), enfin la galerie d'Europe (410 m²) au premier étage. Au deuxième étage, le visiteur poursuivait ses découvertes par la salle des Peuples Arctiques (140 m²), avant de se diriger vers l'Asie (650 m²), puis l'Océanie (440 m²), pour finir

par la salle d'Amérique (1 100 m²)12. Il était prévu d'ouvrir une galerie comparative, organisée par thèmes plutôt que par groupe ethnique, consacrée aux arts et techniques en guise de conclusion de la section ethnographique du musée.

Les galeries d'anthropologie et de préhistoire avaient pour vocation d'instruire les visiteurs sur l'évolution de l'humanité et la classification des races. À l'entrée de ces galeries, plusieurs cartes gigantesques se trouvaient sur les murs, indiquant respectivement les civilisations, les races, les populations, les divisions politiques et les langues parlées dans le monde13. Pour ceux qui y prêtaient attention, les frontières entre ces différentes catégories ne correspondaient pas. Dans la section anthropologique, un thème important illustrait les caractères physiques que les experts utilisaient pour délimiter les différents types humains, notamment : le système pileux, le cheveu, la pigmentation, la coloration de l'iris, la forme de l'œil, la forme de l'orbite, la face, l'indice nasal, les lèvres, le maxillaire inférieur, les seins, la stéatopygie et les proportions du corps. Certaines vitrines montraient les différences entre les formes des têtes chez les squelettes de plusieurs races, tandis que des crânes et des photographies d'hommes et de femmes de chaque type racial venaient compléter la présentation. Une autre vitrine conservait des échantillons et des photographies de mâchoires et de dents typiques. L'indice céphalique était expliqué à l'aide de diagrammes et de crânes, de même que la « trousse à outils » pour prendre les mesures. Une vitrine affichait « les caractères sexuels » des crânes. La répartition des groupes sanguins dans le monde était représentée sur une grande carte et reflétait une nouvelle méthode de classification raciale14.

La salle d'Anthropologie présentait également un moulage en plâtre de Sara Baartman (née à la fin des années 1770-1815, surnommée la « Vénus Hottentote ») et son squelette pour illustrer le trait « racial » de la stéatopygie15. Des clichés de femmes européennes seins nus se trouvaient placés côte à côte avec des clichés de femmes « primitives » dénudées dans des vitrines consacrées aux types de seins, au prognathisme, à la forme de l'œil et au système pileux. Étaient présentés aussi les stades de développement de l'embryon humain entre la huitième et la vingt-deuxième semaine, la croissance du squelette humain entre l'âge de trois ans et demi et cinq ans, des déformations artificielles et pathologiques. D'autres vitrines exposaient des « têtes trophées et rites funéraires ».

Enfin, une section de la salle était dévolue aux trois grandes races du monde (noire, jaune et blanche) et à leurs subdivisions. Leurs vitrines comportaient quelques crânes. Des documents supplémentaires venaient compléter la section : des photographies de types raciaux « vivants » (hommes et femmes), des cartes indiquant où les races en question pouvaient être trouvées, une brève notice descriptive nommant les types appartenant à chaque race16. Si l'on suivait les installations dans l'ordre numérique, les « Noirs » venaient en premier, suivis du groupe intermédiaire des « Jaunes ». Les « Blancs » arrivaient en bout de chaine du genre humain, occupant implicitement la position la plus avancée sur l'échelle de l'évolution linéaire, bien que ne figurait aucune notice ou étiquette proclamant la supériorité des types nordiques, alpins et méditerranéens.

Caractères physiques
Pour délimiter les différents types humains au XIXe siècle, le cheveu, indice de la « race indonésienne ». Une vitrine fut consacree au système pileux dans le Musée de l'Homme en 1938. Cliché Jean-Christophe Domenech, MNHN.

La salle d'Anthropologie ne s'occupait pas seulement des différences raciales. L'embryon humain unique présenté signifiait tacitement que l'humanité était une. Pourtant la taxonomie raciale était présentée en bonne place à travers les squelettes et les crânes que l'équipe du musée avait choisi d'exposer. Dans la salle de Paléontologie, puis dans les deux de Préhistoire, au contraire, l'idée était de démontrer l'évolution physique, technique et culturelle des hommes. La première salle sur la préhistoire incluait des restes découverts en France et la seconde ceux en provenance de l'Afrique. Des squelettes de singes anthropoïdes se voyaient placés aux côtés de squelettes humains pour faciliter la comparaison et aider à « situer… notre espèce dans le royaume animal »17. Une autre vitrine contenait des restes fossilisés des hommes de Cro-Magnon, l'objectif de cette partie du musée étant de présenter toutes les races humaines, éteintes ou vivantes18. Des cartes montraient les sites de ces découvertes. Des plâtres de crânes anciens étaient associés à des types d'outils et différentes sortes de pierre, de bronze et de métaux travaillés étaient aussi exposés.

Les deux sections de préhistoire s'achevaient sur des exemples d'arts rupestres (originaires de France, du Sahara et d'Afrique du Sud). La galerie de la préhistoire africaine conduisait vers les salles de l'Afrique Noire et de l'Afrique Blanche et du Levant. Plus loin, de petites sections sur la préhistoire figuraient dans les galeries consacrées à l'ethnographie de l'Asie et à celle des Amériques.

Caractères physiques
Vue de la vitrine 6 de la galerie d'Anthropologie du Musée de l'homme « La Face : La face – le prognathisme – la forme de l'œil – la coloration de l'iris – la forme de l'orbite ».

Si, à présent, l'on suit la piste des crânes à travers le reste du musée, la première chose que l'on devra noter est que, dans les vastes galeries ethnographiques, leur présence se faisait bien plus discrète. Là, le fil conducteur était de mettre en valeur les différents groupes ethniques peuplant chaque aire géographique, assortis d'objets représentatifs de la vie quotidienne. Bien que l'information soit ici encore incomplète, il semble que le type d'objets choisis variait considérablement d'une aire géographique à l'autre, en fonction des collections dont Rivet avait héritées, ou dont il était en mesure de faire l'acquisition. La plupart des objets présentés étaient consacrés à un aspect particulier de la vie sociale, matérielle et spirituelle[19]. Le visiteur venant de la Préhistoire africaine pénétrait ensuite dans l'impressionnante salle de l'Afrique Noire. Ici les groupes ethniques étaient présentés le plus souvent dans le contexte d'un présent « intemporel », quelques références renvoyaient cependant à un passé historique. La galerie comprenait par exemple des statues et un trône ayant appartenu aux rois Glélé et Béhanzin du Dahomey au XIX^e^ siècle, ainsi que des plaques polychromes du palais royal dont les Français s'étaient emparés au moment de la conquête du royaume en 1894[20]. Les groupes ethniques des colonies françaises prédominaient, à quelques exceptions près : on pouvait admirer aussi les velours du Kasaï provenant du Congo, ou des bracelets en ivoire Masai de l'Afrique de l'Est. Une section sur Madagascar précédait la mise en scène de fresques éthiopiennes récupérées dans une ancienne église chrétienne de Gondar lors de la

Mission Dakar-Djibouti (1931-1933) par l'ethnologue Marcel Griaule — une présentation qui rattachait cette partie de l'Afrique culturellement à l'Occident21. Dans la salle de l'Afrique Blanche et du Levant, les conservateurs soulignèrent l'importance de l'Islam tout en divisant la galerie en sections consacrées aux nomades, aux marchands des oasis et aux montagnards. La vie urbaine était également représentée dans une vitrine. Les modiques collections européennes traitaient surtout du folklore de l'Europe du sud, du centre et de l'est, illustré à travers des icônes religieuses, des instruments de musique, des pièces d'ébénisterie, des céramiques et de nombreux vêtements.

Le parcours « officiel » se prolongeait au deuxième étage avec les Peuples Arctiques, où étaient exposés les outils et les ivoires sculptés aux XVIIIe et XIXe siècles par les Inuits de l'Alaska et du Canada. La présentation du cycle de vie des Inuits contemporains de la région d'Angmagssalik, au Groenland, constituait la pièce maîtresse de la salle. Les nouvelles collections rapportées à Paris, au milieu des années trente, par les doctorants en ethnologie Robert Gessain et Paul-Émile Victor, venaient compléter les vitrines. Les collections asiatiques s'avéraient irrégulières, avec des objets sibériens et Aïnu, des sections sur le Tibet, l'Afghanistan, l'Inde, et des vitrines consacrées aux costumes du théâtre chinois et aux armures japonaises. Grâce à une décision prise par Rivet en 1935 de concentrer la collecte en Indochine et non dans « la Chine et l'Inde, dont la transformation est relativement lente », l'ethnographie des minorités montagnardes occupait une place importante22. En comparaison, les salles sur l'Océanie et les Amériques, au même titre que celles sur l'Afrique, comptaient parmi les plus riches et spectaculaires du musée. Dans les premières, trônaient les masques de théâtre, anciens et contemporains et les sculptures en provenance de Nouvelle-Guinée, des Îles Salomon, des Nouvelles Hébrides, de Nouvelle-Calédonie, des Îles Marquises, des Îles de Pâques et de Hawaii, qui concentraient l'attention sur la vie spirituelle et esthétique, même si les ustensiles du quotidien étaient également représentés. Alfred Métraux, en mission pour le musée à l'Île de Pâques au milieu de l'année 1930, avait rapporté plus de 200 objets, notamment un second monolithe *moai*. Une description du Musée de l'Homme, préparée en 1938 par Jacques Soustelle pour les Informations Parisiennes attirait l'attention en particulier sur la dimension visuelle attrayante de la salle océanienne ; au Musée de l'Homme, déclarait-on dans ce communiqué de presse, l'on pouvait trouver : « Peuples et races. Civilisations disparues. Les Arts d'Océanie »23.

14Il fallait bien entendu comprendre par civilisations « disparues » auxquelles Soustelle faisait référence celles de la Méso-Amérique et de l'Amérique du Sud. La galerie américaine, était également divisée géographiquement. Apparaissait en premier la Terre de Feu, puis venaient la Patagonie (illustrée par des capes de peau peintes) et l'Amazonie. Le plus ancien objet ethnographique de la collection était exposé dans cette partie de la salle : un manteau de plumes de la tribu des Tupinambas rapporté du Brésil au XVIe siècle. D'anciens tissus du Pérou, des vases en terre cuite Moche, Chimú et Nazca, des céramiques et des métaux Incas, des têtes réduites Jivaro, deux grandes urnes funéraires de Colombie, et des jades et des sculptures pré-Aztèques et Aztèques figuraient dans les vitrines consacrées aux Andes et au Mexique. Même si les Amérindiens contemporains se voyaient présentés dans d'autres sections dédiées aux populations de l'Amérique du Nord et aux Antilles, manifestement, le mode narratif prédominant de cette galerie était historique et archéologique —la grandeur et la décadence des empires — photographies et explications des sites principaux à l'appui.

Au milieu de ces présentations des différents peuples, cultures et civilisations du monde, où les crânes trouvaient-ils leur place ? Selon le principe du double circuit de visite, toutes les salles ethnographiques disposaient non seulement, sur un côté, de grandes vitrines analytiques et détaillées, mais également de l'autre côté, de vitrines plus petites de synthèse, sur des régions et des peuples en particulier, accompagnées de panneaux explicatifs. Le panneau comportait généralement des indications géographiques sur la région, les races ou les groupes ethniques locaux, plusieurs cartes et photographies, et un texte imprimé sur les rubriques suivantes « description géographique, divisions politiques, vie matérielle, populations ». Dans la vitrine, étaient regroupées des pièces sur « l'anthropologie, des objets typiques, une documentation photographique et de petits textes typographiés décrivant l'homme, la vie sociale, la religion »24. On trouvait presque toujours des crânes trônant sur une étagère, les autres illustrant une « technique » typique de la région ou du groupe en question. Dans la section américaine, par exemple, une vitrine sur l'« Amérique moyenne » comportait une étagère avec trois crânes, et juste en dessous, une étagère consacrée au « maïs et manioc ». De l'autre côté de cette même vitrine, des céramiques étaient exposées25. De nombreuses salles permanentes disposaient par ailleurs d'une vitrine à part, consacrée aux races appartenant à une région plus étendue, souvent (mais pas systématiquement) pourvue de crânes. À l'entrée de la salle d'Amériques, une vitrine consacrée aux « races d'Amérique » expliquait que la science moderne avait déterminé que ces peuples étaient issus à l'origine de migrations d'autres parties du monde. De telle sorte que « l'Amérique n'était pas le berceau de l'humanité ».26

Une vitrine dédiée aux « races d'Asie », et ne contenant que des crânes, campait à l'entrée du hall asiatique27. Des crânes trônaient également dans les vitrines de synthèse sur les Turcs, les Mongoles et les peuples Finno-Ougriens de la section russe28. Dans une autre section, des crânes iraniens et chinois faisaient l'objet de présentations individuelles. Une section entière de la salle d'Asie était consacrée à l'Indochine. Là aussi, on retrouvait des crânes dans la vitrine introductive, comme dans celles sur les Cambodgiens, les Thaïs, les « Annamites » et les « Montagnards ». Certaines descriptions de groupes ethniques ne comportaient aucun reste humain. Dans les salles sur l'Afrique, le visiteur recroisait des crânes. Les sections sur la vie nomade en Afrique Blanche et au Levant en présentaient des spécimens qui prenaient place aux côtés d'armes, de selles de chameaux, ou de descriptions de l'agriculture et du commerce local. La salle de l'Afrique Noire en exposait le plus, mais elle contenait également la plus grande quantité de vitrines de synthèse, réparties entre « Nègres, Guinée de l'Est », « Nègres, Afrique du Sud », « Nègres, Soudan Français », « Nègres, Sénégal », « Nègres, Nord de l'Afrique Centrale », « Nègres, Sud de l'Afrique Centrale », « Éthiopiens du Nord et du Sud », « Haoussa » et « Négrilles hottentots ».29

La juxtaposition de crânes et d'objets n'était pas une nouveauté dans les musées français ou d'autres pays. Le Musée d'ethnographie avait intégré quelques restes humains lorsqu'il ouvrit ses collections ethnographiques en 1878 sous la direction de Hamy. Comme l'a montré Nélia Dias, pour Hamy, le physique et le culturel allaient toujours de pair, et pour chaque étape de l'évolution d'un peuple, les ossements correspondaient à des objets fabriqués par l'homme. Dans un tel système, et puisque toute l'humanité partageait les mêmes besoins élémentaires et la même trajectoire d'évolution, il était « naturel » que le crâne d'un créateur d'un objet soit situé à côté de cet objet même30. La formation de Rivet s'inscrivait dans la même tradition que Hamy, cette continuité expliquant en partie l'organisation et le contenu des installations du Musée de l'Homme. Il serait même tentant de soutenir que lorsque l'opportunité se présenta enfin de rassembler sous un même toit les collections ethnographiques et ostéologiques, Rivet resta prisonnier tout

autant des conceptions anciennes de classification de l'humanité que des collections d'ossements dont avait hérité le Musée de l'Homme. L'on aurait cependant tort de sauter à de telles conclusions. D'abord parce que Rivet était imprégné de la vision durkheimienne de la culture, considérée comme un phénomène social plus que biologique à l'origine ; par ailleurs, ses travaux indiquaient clairement qu'il se rendait compte à quel point certaines vérités scientifiques anciennes sur la notion de race étaient devenues chancelantes depuis la fin du XIX[e] siècle.

Vitrine de l'Indochine
Vitrine d'introduction comportant des crânes, section Indochine, Musée de l'Homme (1939). À côté de cette vitrine, un panneau mural sur l'Indochine était consacré aux « Généralités », avec les sous-titres suivants : « milieu géographique », « groupes humains et vie matérielle », et « régime politique et vie économique ».

## LA SCIENCE RACIALE DE RIVET EN 1930

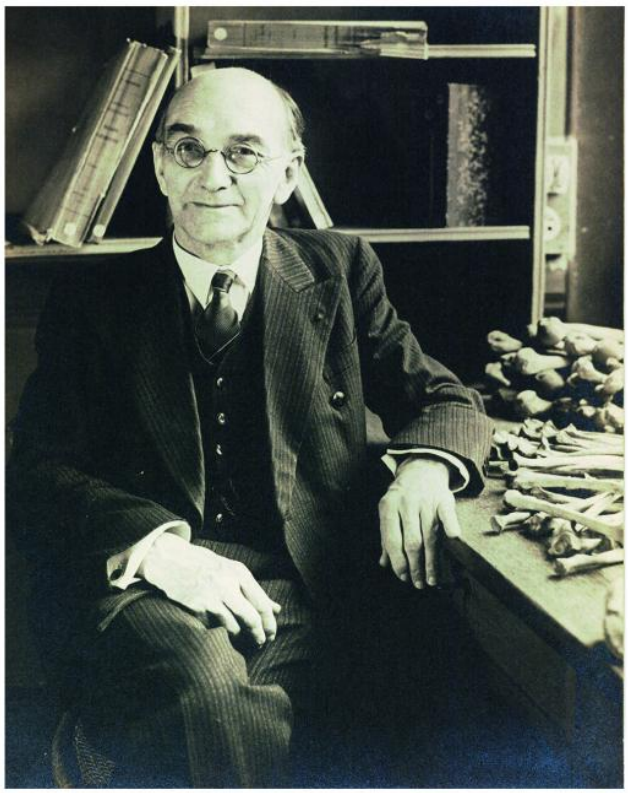
Pour saisir la pensée scientifique qui orienta l'agencement des crânes exposés dans les deux sections du Musée de l'Homme, on peut relire les rares déclarations de Rivet sur la question de la race qui ont été publiées et complétées par d'autres membres de son équipe. Les propos les plus complets de Rivet se trouvent concentrés au fil des pages d'un long article scientifique, publié en 1930 et intitulé « Les données de l'anthropologie ». Cet article se divisait en deux parties, « Dialectique et Méthodes » et « Les Faits » de la science de l'homme[31]. La première partie établissait que l'anthropologie, en tant que discipline synthétique consacrée à

l'histoire naturelle de l'homme, recouvrait un domaine bien plus vaste que l'anthropométrie, dont tout le monde s'accordait à dire que les méthodes remontant au XIX^e^ siècle comportaient de sérieux défauts. L'anthropologie reposait en réalité sur trois disciplines constitutives principales : l'anthropologie physique « mise à jour » qui cherchait à sérier les races en utilisant l'analyse statistique, les groupes sanguins et la génétique ; la linguistique ; et l'ethnographie, définie au sens large (comprenant la préhistoire, la sociologie et l'archéologie). Rivet analysait ensuite les relations que ces trois branches entretenaient entre elles, avant de les passer en revue l'une après l'autre. Ayant ainsi succinctement défini l'anthropologie et ses « méthodes », il consacrait la deuxième partie de son article aux « faits ». Or, ces « faits » de civilisation, déclarait-il d'emblée, étaient trop vastes, trop complexes et trop incertains pour pouvoir être résumés sans verser dans une simplification grossière. Il se limiterait donc à une discussion des découvertes des préhistoriens sur les premières races humaines (l'homme de Néandertal, de Cro-Magnon, etc.) et ferait le point sur ce que l'on savait des races modernes et des différents groupes linguistiques.

19L'article indiquait clairement que l'intérêt de Rivet pour les races était essentiellement historique. Il voulait expliquer en quoi les races modernes différaient de leurs ancêtres, et comment les races préhistoriques ou fossiles avaient pour la première fois établi le contact entre elles à mesure qu'elles se répandaient dans le monde. Cette dernière préoccupation était compréhensible compte tenu de la prééminence internationale des paléontologues français et des collègues qu'il côtoyait en grand nombre au Muséum. Mais elle reflétait également sa propre expertise en tant qu'américaniste et diffusionniste « modéré », qui avait depuis longtemps cherché à identifier les migrations anciennes ayant peuplé les continents américains (voir le deuxième chapitre). Rivet expliquait comment il en était arrivé à une conclusion controversée, selon laquelle les premiers Américains du Sud avaient voyagé en canoë depuis la Mélanésie, d'abord en comparant les formes crâniennes —en vain— puis en étudiant les structures linguistiques. Il existait trois types de faits (racial, linguistique et archéologique) que les anthropologistes devaient prendre en compte dans leur travail ; or, concluait-il, les caractères physiques constituaient *toujours* le critère *le moins* fiable des trois.

Deux populations entrant en contact produisaient presque invariablement une nouvelle population métissée « ayant des caractères empruntés aux deux groupes qui se sont croisés ». Comme les deux populations du départ étaient elles-mêmes mélangées ou « métissées », il devenait ainsi « presque impossible de retrouver dans ce mélange le type physique dominant des deux populations »32. En revanche, la langue fusionnait rarement au moment du contact entre deux populations distinctes ; l'une des langues persistait « dans sa structure intime, dans sa grammaire », même si son vocabulaire changeait. La langue était ainsi un marqueur clé pour retrouver la communauté d'origine. La « netteté » des faits ethnographiques —ce que Rivet appelait la civilisation : « les objets, les coutumes, les conceptions »— se trouvait quelque part entre celle des faits anthropologiques et linguistiques33. Comme deux civilisations qui s'amalgamaient produisaient souvent un type entièrement nouveau, faire le tri pour savoir quels apports culturels émanaient de quelle civilisation parente était, là encore, une opération difficile. Pourtant, un peuple conquis par un autre adoptait rarement une nouvelle langue sans adopter dans la foulée la civilisation exprimée à travers ce langage. Cela signifiait en fin de compte que les trois types de preuves étaient toujours plus « solidaires » qu'« indépendantes les unes des autres ».

L'insistance de Rivet à dire que les caractères anatomiques et morphologiques — malgré leur manque de fiabilité— devaient être pris en considération pour définir une population fournit un autre indice révélateur sur sa position quant à la notion de race. Il acceptait que l'un des buts de l'anthropologie soit « la diagnose des différentes races humaines et leur répartition dans les divers groupes de populations ; elle correspond à la fois à la systématique et à la biogéographie humaines ».Mais il reconnaissait aussi que les anthropologistes s'étaient trompés dans le passé en s'appuyant trop fortement sur certaines mesures —comme l'indice céphalique (le rapport entre la longueur et la largeur de n'importe quel crâne)— pour essayer d'identifier les différents types physiques des populations humaines, en supposant la fixité des traits morphologiques. Ces mesures débouchaient souvent sur des moyennes qui rendaient proches des populations morphologiquement différentes (les Russes et les populations des îles de la Salamandre, par exemple, possédaient le même indice céphalique), dénuant ainsi la classification de sens35. Rivet soutenait que les chercheurs devaient travailler de façon comparative sur des séries entières d'individus de deux populations données, afin de déterminer s'ils faisaient face à une race relativement pure ou à un groupe métissé. La première catégorie, avertissait-il, était extrêmement rare. Elle ne se trouvait que parmi les peuples ayant vécu dans une isolation géographique presque absolue pendant des siècles, sinon des millénaires puisque les types humains nettement caractérisés n'ont existé que dans la nuit des temps. En effet, « lorsque toutes les races fossiles seront bien connues, il sera relativement facile de suivre leurs descendances dans les races protohistoriques et par celles-ci d'atteindre les races modernes ». D'ici là, les biologistes en train de préciser les règles de l'hérédité allaient bientôt faciliter « l'étude des populations métissées qui constituent la grande majorité de l'humanité actuelle ». Qui plus est, « l'étude des réactions sérologiques dans les différentes races » fournira dans un futur proche « un remarquable moyen de diagnose ethnique »36.



Paul Rivet accoudé à sa table de travail.

Rivet n'était pas intellectuellement opposé aux typologies raciales élaborées par les scientifiques, mais il considérait en même temps que le mélange racial avait fait progresser la civilisation humaine, puisque tous les peuples modernes étaient métissés. Toutefois, comme le suggèrent ses déclarations précédemment citées, il fut gagné par des doutes croissants quant à la rigueur des méthodes anciennes mises en œuvre pour déterminer l'identité raciale (ou ethnique —il avait d'ailleurs tendance à utiliser ces deux acceptions de manière interchangeable), et leur préférait de nouveaux outils pour classer avec précision les populations mondiales contemporaines. Nulle part Rivet ne laissa entendre que la couleur de la peau ou qu'une caractéristique morphologique ou anatomique était obligatoirement en lien avec la culture. Au contraire, martelait-il, il fallait toujours étudier les civilisations de façon comparée. Seule l'étude d'une civilisation envisagée en tandem avec les civilisations qui l'entouraient était à même de révéler « des parentés, des filiations... et les voies par lesquelles se sont répandus les éléments culturels »37. Enfin, aussi congruents que pouvaient être les trois indices diagnostiques dont disposaient les anthropologistes, la langue restait le seul élément de preuve solide pour comprendre le passé. Selon Laura Rival, cette intime conviction remontait aux cinq années passées en Équateur, où Rivet avait été frappé par le fait que plusieurs siècles de métissage biologique entre les Espagnols et les Amérindiens n'avaient pas pour autant diminué la diversité culturelle ou linguistique des peuples locaux, ce qui démontrait que la biologie humaine et les langues n'évoluaient ni au même rythme, ni dans les mêmes directions38.

Compte tenu du scepticisme précoce manifesté par Rivet sur ce que la grande mixité des populations modernes pouvait révéler quant aux origines de l'homme, vu aussi le grand intérêt qu'il portait au processus de diffusion des langues et des cultures, il peut sembler étonnant qu'il n'ait pas abandonné tout effort de « diagnose » raciale. En réalité, dans les années précédant la seconde guerre mondiale, aucun anthropologiste en Europe et en Amérique —quelles qu'aient été leurs convictions politiques— n'aurait été prêt à le faire. Pour la simple raison que la classification raciale était trop ancrée institutionnellement pour le permettre, et pas seulement en France. Par ailleurs, les experts dans le domaine continuaient à développer de nouvelles approches pour comprendre la race, empruntées à d'autres disciplines, qui donnèrent à la science raciale un nouvel élan. Quand des biologistes mirent à jour les groupes sanguins A-B-O en 1900, et que, quelques années plus tard, en 1910, une autre découverte vint confirmer que les groupes sanguins se transmettaient selon les lois de l'hérédité énoncées par Mendel, ces avancées semblaient augurer d'une base plus solide encore pour définir la race. Au bout du compte, les groupes sanguins allaient se trouver confrontés aux mêmes problèmes que les vieilles classifications anthropométriques, autrement dit : « des peuples avec des antécédents historiques et des caractères physiques très différents [ayant] précisément la même distribution de groupes sanguins dans leurs populations »39. Ces problèmes ne pouvaient être clairement identifiés avant la seconde guerre mondiale, puisque les études sérologiques ont débuté en France plus tardivement qu'ailleurs.

Outre la découverte des groupes sanguins, les outils statistiques inventés par les biométriciens anglais Francis Galton et Karl Pearson au début du vingtième siècle paraissaient offrir des méthodes quantitatives plus fines que celles utilisées par le passé pour délimiter les races. Les biométriciens analysaient les mesures biologiques de manière statistique, pour produire, outre des moyennes, des répartitions, des indices et des fréquences dans leurs séries. Leurs travaux reposaient sur l'idée que la race était une notion statistique, inférée à partir de valeurs moyennes, qui ne pouvait être illustrée de façon crédible par aucun cas individuel, mais qui existait bien en tant que réalité biologique. Entre de bonnes

mains —l'étude de Boas, datant de 1911, prouvant la plasticité et l'instabilité du marqueur racial archétypal, le crâne, vient à l'esprit— la biométrie encouragea les spécialistes à explorer plus scrupuleusement le rôle de l'environnement dans la différenciation biologique humaine, sans l'arrière-pensée que la race déterminait l'intelligence[40]. Pourtant, même Boas persista à envisager les lignées héréditaires de manière plus ou moins typologique, anticipant —sans la partager encore— une conception de la différence, née après guerre, éclairée par la génétique des populations[41]. Les méthodes biométriques furent assez influentes en France, bien au-delà du champ de la psychologie des races qui commença à se développer au même moment aux États-Unis, et qui utilisait des tests d'intelligence pour essayer de prouver que la race déterminait la compétence intellectuelle[42].

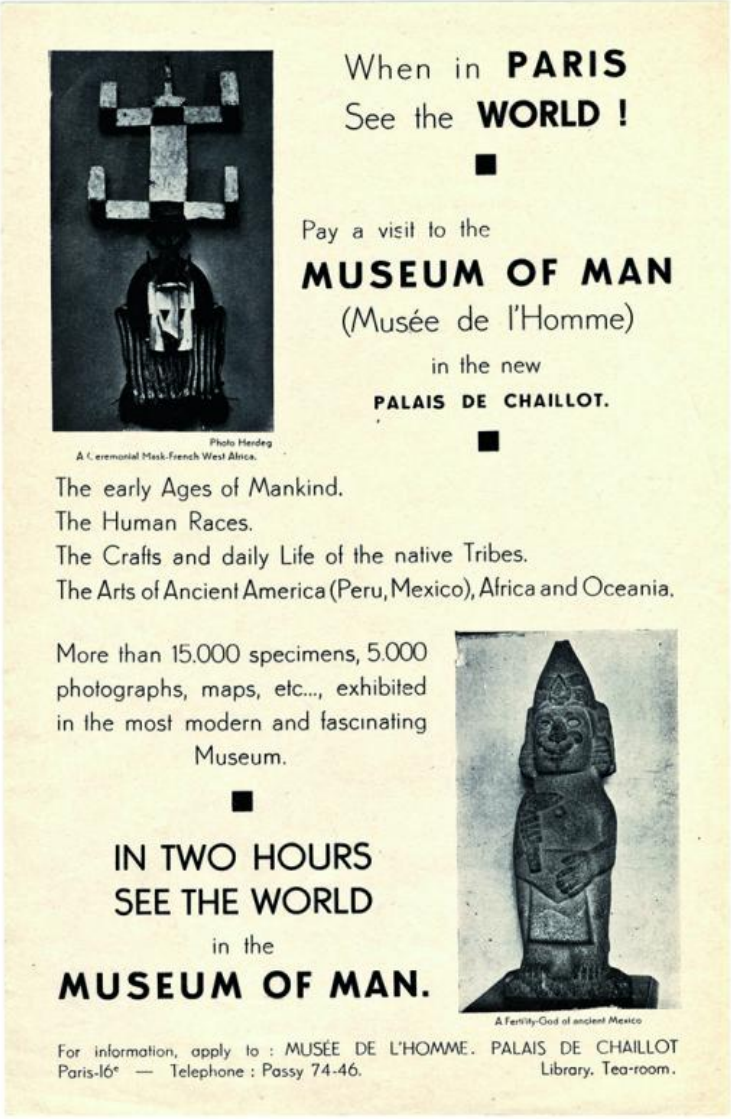
En 1930, Rivet croyait donc, avec optimisme, que l'ensemble de ces nouvelles méthodes et pratiques permettraient de sérier les races une fois pour toute. Sa position évolua-t-elle, au paroxysme de la haine raciste déchaînée sous l'effet combiné de la crise économique, des politiques hitlériennes et de la chute du Front Populaire ? Bien peu, en réalité, même si de l'autre côté du Rhin, des scientifiques aux carrières universitaires prestigieuses utilisèrent, sous Weimar, ces techniques de pointe pour soutenir les buts politiques nazis[43]. À la fin des années trente, Rivet développa ses idées dans deux autres publications qui visaient, cette fois-ci, une plus grande audience. La première prit la forme d'un article de presse, assez court, intitulé « Deux mots d'un ami de la jeunesse : le Professeur Paul Rivet sur le problème des "races" », publié dans le quotidien de gauche *L'Œuvre,* le 13 septembre 1938. L'article s'ouvrait en récusant frontalement la notion de races pures : « Nous sommes tous des chiens de rue, et l'humanité contemporaine n'est que le produit d'un immense métissage qui a commencé à l'époque quaternaire ». Mais lorsqu'on lui demanda si les nouvelles recherches sur les groupes sanguins ne venaient pas étayer les thèses racistes —une question révélatrice de la rapidité avec laquelle cette nouvelle approche scientifique put être détournée à l'époque à des fins antisémites— Rivet ne condamna pas l'outil qu'il avait approuvé en 1930. Il modéra seulement son enthousiasme, déclarant que s'il était encore trop tôt pour tirer des conclusions ethnologiques des études sérologiques, elles permettraient « de rassembler des renseignements sur les diverses hérédités »[44].

La seconde déclaration sur la race que fit Rivet partageait le même esprit. Elle s'insérait dans une série exceptionnelle d'articles consacrés à la science des races au Musée de l'Homme, présentés dans un numéro du journal antiraciste *Races et Racisme* de décembre 1939 (ce devait être le dernier numéro avant sa disparition). Rivet, un des fondateurs de la revue, fut vraisemblablement à l'origine de ce numéro et l'auteur du premier article : « L'origine des races humaines »[45]. Suivaient les contributions sur les races de chaque continent, rédigées par les jeunes chefs de département au Musée de l'Homme. Il revint à un biométricien enthousiaste, Eugène Schreider, de signer (sous le nom de Fleury) le dernier article, intitulé « Comment étudier les races humaines ». Un examen plus approfondi de ce numéro permet d'éclairer un peu plus les contours de la science raciale antiraciste de Rivet à la veille de la seconde guerre mondiale.

Comme le suggère le titre de l'article de Rivet, son approche du phénomène racial, en 1939 comme en 1930, se faisait par l'« histoire profonde » ou géologique —pour remonter à la seule époque où, selon lui, les races pures existaient. Posément, il expliquait de nouveau, qu'à « l'origine », le haut Pléistocène (il y a 125 000-10 000 ans) avait vu l'apparition à la fois des outils en pierre polie et des peintures rupestres, et la première diversification raciale de l'humanité : « Nous trouvons au Pléistocène supérieur en Asie comme en Europe, les représentants des trois grandes subdivisions de notre espèce… un type blanc, un type noir et un type jaune »[46].

Une fois ce fait crucial établi, Rivet poursuivait en abordant, avec force détails, le point qu'il préférait, à savoir la conséquence de ce fait : en Occident, les métissages remontaient forcément loin dans le passé, parce que « la pureté raciale a disparu rapidement », tandis que les variations individuelles allaient en s'accentuant. Il était plus facile de classer un crâne de Néandertal qu'un crâne moderne, concluait-il.

Les articles des étudiants de Rivet et de Mauss mettaient encore plus l'accent sur ce dernier point : tout en déclinant les typologies des principales races présentes sur chaque continent, les auteurs soulignaient tour à tour que depuis les temps préhistoriques « les mélanges allèrent en s'accentuant »47. Cela ne voulait pas dire qu'il n'existait aucune région dominée par une homogénéité physique, où les populations auraient évité l'invasion constante ; globalement cependant, tous les peuples provenaient de souches mélangées, dont la longue histoire restait encore obscure. Boris Vildé, spécialiste de l'Europe du Nord et auteur de l'article sur les races de l'Europe, insistait : il existait une langue aryenne, pourtant pas de race aryenne. Les grands groupes ethniques —Germaniques, Celtes, Latins, Slaves— formaient des unités linguistiques et culturelles définies. Mais aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, l'on ne découvrirait pas d'homogénéité raciale au sein de ces groupes48. Les autres articles campaient sur la même position.



Museum of Man Affiche en langue anglaise promouvant le Musée de l'Homme (1937).

Marcelle Bouteiller, conservatrice des collections Asiatiques, notait « cette complexité des données, due aux métissages et aux migrations »[49]. Pour Michel Leiris, l'Afrique offrait d'innombrables « exemples contemporains de ces mouvements constants de populations qui fournissent le trame de l'histoire humaine des continents »[50]. En Océanie, selon Charles van den Broek d'Obrenan, « la part du métissage, dû aux différentes migrations successives, ne permet pas d'atteindre à une sûreté de diagnostic aussi sûre que pour les autres manifestations [culturelles] de la vie océanienne »[51]. Jacques Soustelle signalait que l'américaniste du Nouveau Monde faisait face à des peuples et à des tribus, et non à des races, les Amériques ayant été le théâtre de migrations, de guerres, et autres contacts compliqués[52]. Il avait lui aussi, en tant que sous-directeur du Musée de l'Homme, développé ses idées à ce propos dans une interview accordée à *L'Œuvre*, quelques mois après celle de Rivet :

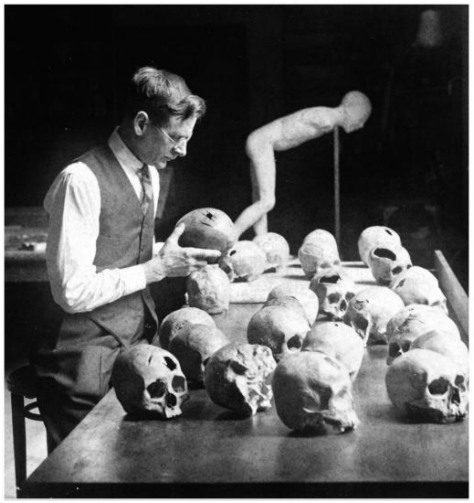
Nous, ethnologues, nous voyons qu'il n'y a pas de race qui n'ait contribué au patrimoine commun de la civilisation par des inventions souvent capitales... Le racisme repose donc sur une première confusion entre l'idée de race et celle de culture. Il y a lieu d'en dénoncer une seconde, la confusion entre la race et la langue. Car la carte des limites raciales du monde ne coïncide pas avec celle des limites linguistiques... que le contraire soit enseigné en Allemagne, cela ne s'explique que par le fait que les savants allemands ont quitté leur pays ou ont été mis au pas. Une troisième confusion existe et c'est la plus grave, entre la notion de race et celle de peuple. La fraude est donc d'émettre des revendications au nom d'une race, au lieu qu'on veut parler au nom de groupes linguistiques, par exemple. Mais le terme même de race n'est qu'une expression commode, sans cesse sujette à révision et qui n'implique aucune unité interne, ni à plus forte raison, spirituelle[53].

Ayant ainsi relégué le concept de races pures à la nuit des temps et réitéré l'incertitude de toute typologie raciale, le numéro s'achevait sur l'article de Schreider qui expliquait comment les experts étudiaient en réalité les races — puisque « L'ignorance des méthodes et des techniques nous explique en partie la légèreté avec laquelle la question des races est souvent traitée de nos jours »[54]. Malgré une quasi-absence de jargon spécialisé, cet article était le plus technique de tous, en ce qu'il tentait de résumer, dans un langage simple et abordable, l'approche biométrique de la classification des races. L'essai de Schreider montre, une fois encore, à quel point les anthropologistes, même politiquement antiracistes, hésitaient à renoncer à la notion biologique de la race, face au développement de nouveaux outils prometteurs pour son examen —en l'occurrence, l'outil biométrique (et non le groupe sanguin), mieux connue sous l'appellation de biotypologie.

La biotypologie était un champ interdisciplinaire au croisement de la physiologie, de la psychologie et de l'anthropologie. Il se développa dans le sillage du mendélisme, dont l'objet était l'identification et la classification de biotypes particuliers, considérés comme le produit de l'hérédité et de l'environnement[55]. Au lieu d'utiliser des traits morphologiques, les nouvelles classifications étaient fondées sur la mesure de caractères à la fois physiologiques (fonctions métaboliques, pression sanguine, acuité visuelle, pouls, force musculaire, taille, etc.), mentaux et comportementaux. Tout aussi important, les biotypologistes créaient des normes et des moyennes à partir de ces données. D'une manière pouvant facilement prêter à confusion, typique de l'époque, ils traitaient délibérément le concept de race comme une fiction statistique tout en maintenant plusieurs aspects de la théorie raciale. Les études biométriques pouvaient et même devaient être employées sur n'importe quel groupe ; par exemple, en France, les enfants constituaient un groupe cible, pour révéler les corrélations existantes entre leurs profils biotypologiques, les revenus familiaux et leurs résultats scolaires. Ces études devaient clarifier le poids respectif

de l'hérédité et de l'environnement et permettre à certains biotypes de correspondre à certaines fonctions sociales. Dans la pratique, des scientifiques en France comme à l'étranger menèrent des études biotypologiques sur des groupes communément considérés comme des races, dans l'espoir d'y voir plus clair dans les mélanges raciaux intervenus entre eux —une approche qui, là encore, ne mettait pas en doute la réalité biologique de la race. Comme l'a signalé Alexandra Minna Stern à propos de la recherche biotypologique menée au Mexique à la fin des années trente (à laquelle de nombreux spécialistes français furent associés), « en élaborant et en utilisant le langage statistique, soi-disant plus neutre, des moyennes, déviations et quintiles, [les biotypologistes] reproduisaient en fait les vieilles typologies raciales », quand bien même les experts prétendaient leur tourner le dos56.

L'article de Schreider sur les méthodes biotypologiques fournit un parfait exemple de cette tendance. Militant antiraciste, il ouvrait son essai sur une description de la manière dont les anthropologistes s'y étaient pris, historiquement, pour sérier les races humaines, et les défis auxquels ils durent faire face. Or si « les différences raciales s'accusent surtout dans le cadre de la morphologie, elles s'atténuent dans le domaine de la physiologie », pour devenir extrêmement problématiques « alors qu'il s'agit de faits mentaux »57. Malgré tout, poursuivait-il, il existait suffisamment de mesures et de descriptions des populations en Europe pour commencer à esquisser des cartes de distributions ethnologiques. Cela dit, le véritable travail, éminemment compliqué, de l'analyse raciale proprement dit restait à faire. Les chercheurs devaient partir de l'hypothèse selon laquelle « différents types raciaux se sont plus ou moins amalgamés à la suite des métissages », et que ce qui pouvait se voir à l'œil nu était rarement des indicateurs concluants sur l'héritage racial. Ils devaient donc complexifier leurs méthodes pour « accorder une place élargie à une élaboration mathématique probante ». Le but était d'établir pour chaque branche de la famille humaine un inventaire biologique aussi complet que possible, en explorant simultanément les caractères anatomiques et sensoriels. Toutes les sciences commençaient à adopter des méthodes mathématiques et l'anthropologie ne faisait pas exception à la règle. « Or, dès que nous opérons ainsi sur plusieurs ordres de phénomènes biologiques, étudiant leurs liaisons réciproques, remontant par l'analyse factorielle, à leurs causes communes, recherchant leurs rapports avec l'ambiance... [nous répondons] à des besoins scientifiques vivement ressentis ». En résumé, la clé de la réalité, insaisissable et fuyante, de la race se trouvait dans une accumulation sans fin « d'indications précises concernant l'anatomie [des populations différentes] »58.



Anthropologie physique
Observation de crânes trépanés du Pérou précolombien au laboratoire de la Smithsonian (1926).

## LE MUSÉE DE L'HOMME DE RIVET DANS SON CONTEXTE : LES AUTRES ANTIRACISMES SCIENTIFIQUES DES ANNÉES TRENTE

Tous les articles du numéro intitulé « La science des races au Musée de l'Homme » mettaient en garde —comme l'avait fait l'article de Rivet de 1930— contre la nature trompeuse du concept de race. La race, soutenaient-ils, n'était pas ce qu'elle semblait superficiellement être ou ce que des voix moins responsables —les partisans de la suprématie aryenne ou autres déformateurs de la science— pouvaient prétendre. Les auteurs exprimaient néanmoins l'espoir qu'un jour les scientifiques s'accorderaient sur une définition biologique de la race, grâce à de nouvelles méthodes statistiques à l'exemple de celles employées par les biotypologistes ou d'autres avancées dans le domaine de la génétique moderne. Cette manière d'envisager la race se retrouvait-elle chez d'autres scientifiques antiracistes en France, comme au-delà des frontières hexagonales ? Un rapide survol de l'opinion scientifique suggère que certains biologistes antiracistes abandonnèrent sciemment le terme de « race » pour décrire les différents types humains et lui préférer une alternative moins politisée. Changement plus radical, sans doute, que la position adoptée par Rivet, mais qui reflétait aussi le fait que la biologie, dans sa pratique internationale, n'avait jamais focalisé son attention sur la question de la race de manière aussi exclusive que ne l'avait fait l'anthropologie (et tout particulièrement l'anthropologie française).

Dans le monde anglo-américain, l'ouvrage scientifique le plus important visant à éduquer le public sur le mésusage du concept de race, intitulé *We Europeans* [*Nous Européens*] et publié en 1935, fut écrit par deux auteurs, Julian Huxley, un biologiste et A. C. Haddon, un anthropologiste et ethnographe, parmi les plus expérimentés et connus d'Angleterre[59]. En 1924, ce dernier avait déjà publié un livre appelé à devenir une référence sur les classifications des races à l'époque, *The Races of Man* [*Les races de l'Homme*][60]. Devant la montée de la propagande et de la politique raciale nazie, les auteurs cherchèrent résolument à démystifier auprès du public les dernières avancées scientifiques sur la biologie de la race mises en œuvre en Europe. Le livre était divisé en deux parties. La première soutenait que la race était difficilement définissable en termes génétiques, sauf sous forme de concept abstrait. Le « concept ' racial' », écrivait Huxley, était « presque dépourvu de signification biologique » appliqué aux ensembles humains, en raison de la mixité permanente et de la constante recombinaison des populations depuis l'apparition de l'Homo Sapiens[61]. Huxley jugeait cependant que la recherche génétique pourrait éventuellement produire des cartes de fréquences pour tous les gènes importants qui distinguaient les groupes humains[62]. En attendant, les experts devaient continuer à tenter d'établir un tableau descriptif des caractéristiques visibles des différents types.

Huxley introduisit toutefois un nouvel élément dans ses conclusions. Il recommandait d'une part que le terme complètement trompeur de « race » soit remplacé par l'expression « groupe ethnique mixte » dans les typologies, et d'autre part, que les « types » ethniques idéaux choisis pour représenter ces groupes soient présentés comme tels —des idéaux hypothétiques n'ayant jamais existé sous une forme pure dans le passé. Selon ses propres mots : « Un type ethnique représente une idée subjective d'un type physique humain, déduit de la répartition de certains caractères physiques, parmi une population donnée »[63]. Tous les peuples modernes étaient métissés et ne pourraient « jamais être purifiés génétiquement pour redonner leurs composants originels, ni purgés de la variabilité qu'ils doivent aux croisements passés »[64]. De telles conclusions ouvraient la voie pour Haddon, qui, dans la seconde partie du livre, présentait de façon classique les principales subdivisions de l'Europe, basées sur la morphologie. Haddon évoquait également la

nature arbitraire, propre à tous les systèmes de classification, et rappelait à ses lecteurs que face à l'ignorance scientifique à l'œuvre toute répartition biologique des types de l'homme européen était encore largement « un processus subjectif », et, au meilleur des cas, une classification dans un sens uniquement descriptif[65]. Comme l'a souligné Elazar Barkan, l'aspect le plus important de la publication *We Europeans* résidait dans le soin pris par ses auteurs pour discréditer les faux arguments sur la race. Le livre ne faisait aucune nouvelle déclaration sur ce qu'était, en réalité, la race[66].

Si l'on revient à présent en France, l'une des positions les plus progressistes émises sur la question fut publiée dans un article de 1938 paru dans la *Jeune République*, intitulé « Le problème de la race : le cas de l'Europe passé et présent ». Son auteur, un biologiste de l'Université de Poitiers, Étienne Patte, s'efforça de résumer en langage simple le processus par lequel la génétique moderne avait dramatiquement modifié le concept scientifique de race. À ses yeux, la variété génétique de l'espèce humaine signifiait que « La définition d'une race ne diffère pas de celle d'un individu. Il faut donc définir la race comme l'ensemble des individus possédant la même formule génétique. Dès lors, étant donné le nombre colossal de formules différentes, on peut dire qu'il y a autant de races que d'individus »[67]. À ses opposants, qui rétorquaient que la race noire et que la race jaune étaient manifestement différentes l'une de l'autre, il répliquait que toutes les taxinomies raciales existantes reposaient sur une sélection arbitraire de caractères faciles à observer qui semblaient héréditaires et qui paraissaient plus ou moins liées à des régions géographiques spécifiques[68]. Patte rejoignait ainsi Haddon et d'autres observateurs critiques qui soutenaient que la race n'existait que dans l'esprit de celui qui tentait de délimiter les groupes humains. Après avoir déterminé qu'« au sens rigoureux, il n'y a donc ni race, ni race pure », Patte poursuivait néanmoins son article en dressant une typologie traditionnelle des peuples de l'Europe[69]. Avec cette différence près, que là où Haddon et Huxley avaient préféré le terme de « groupe ethnique mixte », Patte persistait à utiliser le terme « race », malgré son sens « approximatif » et « plus large », autrement dit passablement arbitraire. Il acceptait également l'utilisation du mot « type » pour désigner les groupes dans lesquels « plusieurs individus très différents génétiquement peuvent posséder un très petit nombre de caractères connus, voire un seul, qui leur confère un air de parenté ou de ressemblance et qui peut cependant n'accuser que des liens de parenté extrêmement faible »[70]. Pourtant le récapitulatif final de Patte était sans équivoque :

Nous n'avons rencontré dans ce court exposé ni race latine ni… une race aryenne. Ces noms ne conviennent qu'à des langues, des peuples, des civilisations. Nous n'avons même pas rencontré, à proprement parler, aucune race, car ce n'est que par abus et pour simplifier le langage, que nous avons nommé des races en Europe.[71]

Henri Neuville, un zoologiste et biologiste du Muséum d'Histoire naturelle, proche associé de Rivet, se trouvait également en première ligne de la lutte antiraciste en France. Tout au long des années trente, le problème de la race avait retenu son attention. Lorsque Lucien Febvre demanda à Rivet en 1934 de diriger le volume consacré à « L'Espèce humaine » dans la nouvelle *Encyclopédie française*, Rivet se tourna vers Neuville pour lui demander d'écrire la section sur la diversité humaine. Neuville intitula avec provocation son texte « Peuples ou races ? ». S'il concluait également que la race ne pouvait pas se définir autrement qu'à l'échelle des individus, il proposait au départ de conserver le terme en usage. Devant la difficulté de définir les races humaines, Darwin, insistait-il, avait suggéré l'utilisation préférable du terme « sous-espèce » à celui de « race ». Mais Darwin était lui-même conscient du fait que les gens seraient enclins à conserver l'emploi d'un terme si

bien établi de longue date. Et Neuville acquiesçait : « Il ne semble même plus pouvoir être question de rejeter le mot race hors du vocabulaire anthropologique... il serait vain de contester le droit de cité qu'il a pris depuis si longtemps »72. Dans un article intitulé « La race est-elle une réalité ? », paru en octobre 1938 dans la *Revue de Paris* (alors très lue), Neuville nuançait ces conclusions : il tirait sans doute les conséquences de l'insuccès auquel dut se résoudre la Commission de l'Institut anthropologique royal anglais qui avait vainement tenté en 1935 de trouver une définition des races humaines pouvant satisfaire à la fois les biologistes et les anthropologistes. Il déclarait cette fois « ce que nous voyons se former, temporairement, ce sont de simples types : types nationaux, types locaux, ou provinciaux... types familiaux (comme ceux des Habsbourg ou ceux des Bourbon, ces derniers parfois pris pour des juifs !), ou types franchement artificiels (sociaux ou professionnels) ». Poursuivant son raisonnement, il remarquait que les études de la physiologie humaine n'avaient débouché sur « aucune distinction raciale formelle », à part, peut-être, celles signalées depuis longtemps, sur le ton de la plaisanterie, par Buffon entre « race masculine et race féminine ». Autrement dit, la différence sexuelle pouvait bien mieux prétendre au label de « race » que les différences morphologiques, instables, habituellement désignées sous ce nom73.

Laboratoire d'ethnologie Affiche réalisée en 1938 par Roger Falck.

Comme nous l'avons vu plus haut, il n'est pas surprenant que des biologistes —aux yeux desquels la race n'avait jamais constitué un objet privilégié d'étude au même titre que pour les anthropologistes— aient été les premiers à suggérer

d'abandonner ce terme. Des scientifiques aussi antiracistes que Huxley, rejetant sans détour la possibilité de regrouper les Européens dans des entités appelées « races » —en raison de l'usage abusif du terme par les idéologues nazis— continuaient d'accepter une taxonomie descriptive de différentes populations fondée sur la même sélection de caractéristiques physiques qui avait été utilisée dans le passé : couleur et type de cheveux, couleur de la peau, forme et couleur des yeux, stature, forme du crâne et du nez. Le seul marqueur invisible ajouté par Haddon et par de nombreux autres anthropologistes (notamment Rivet) était le groupe sanguin.

Quelle position adopta Rivet dans ce débat ? Rien n'atteste qu'il suivit personnellement les nouvelles percées de la génétique à l'étranger, même si les recherches sur le groupe sanguin, puis la biométrie suscitèrent son attention quand elles firent leur entrée en France. Entre les deux guerres, les biologistes universitaires français avaient laissé de côté la recherche dans le domaine de la génétique humaine74. Ce furent surtout les Allemands et les Anglais qui dominèrent ce champ, avec toutefois des conséquences différentes pour l'anthropologie institutionnelle dans les deux pays75. La traduction française de *We Europeans* n'est sortie qu'en 1947, et malgré leur engagement commun contre le racisme, Rivet et Patte n'appartenaient pas aux mêmes milieux politiques et scientifiques. Il est révélateur dans ce contexte que Paul Lester, l'autre sous-directeur du Musée de l'Homme (responsable du département d'anthropologie, tandis que Soustelle était sous-directeur, responsable des départements d'ethnographie), ait aussi co-signé en 1936 une mise à jour délibérée sur la classification raciale : *Les races humaines*. Cet ouvrage reflétait l'opinion scientifique majoritaire en France, à savoir « les races ne sont jamais pures... elles sont en incessante transformation... aucune ne peut être dite véritablement supérieure à toutes les autres ». Pourtant, il affirma aussi que : « les races humaines n'en sont pas moins différentes, ayant chacune, pour un temps, des caractéristiques physiques et morales... Parmi les combinaisons héréditaires qui contribuent à les former, il est incontestable qu'il y en a de plus favorables que d'autres. Il n'est pas niable que certaines races soient particulièrement douées pour les arts plastiques, d'autres pour la musique » —ce qui réintroduisait une notion de hiérarchie raciale dans ses propos76. Lester tempéra néanmoins cette conception essentialiste de la race en déclarant que l'étude de l'anthropologie et de l'ethnographie contribuait à limiter l'impérialisme et le bellicisme.

Ces conclusions confuses indiquent clairement combien il était facile de tomber dans des stéréotypes, à une époque où des scientifiques aussi attentifs sur le sujet du racisme que Rivet et Schreider eurent tendance à racialiser les groupes humains tout en les identifiant linguistiquement et culturellement. Lester n'avait pas la même formation scientifique que Schreider ou Rivet, mais il partageait suffisamment les conceptions fondamentales de Rivet sur la race pour rester aux commandes du département d'anthropologie au Musée de l'Homme. À l'évidence, le personnel scientifique du Trocadéro rénové, consciemment antiraciste et tout dévoué à éduquer le grand public sur les variations humaines, privilégia l'approche permettant de garder la terminologie et la division classique des races dans les expositions, même s'il insistait sur « l'arbitraire » de ces typologies dans le contexte des nouvelles recherches alors en cours. Ironiquement, cette position ne rendit que plus difficile la réfutation des thèses racistes vers lesquelles glissait un autre établissement scientifique que nous avons déjà croisé sur notre chemin : l'École d'anthropologie, où enseignait George Montandon.

## L'ETHNOLOGIE RACISTE DE GEORGE MONTANDON

En 1939, Paul Lester compila une bibliographie internationale de toutes les branches de l'ethnologie pour le journal de la Société des africanistes, fondée en 1930 avec l'aide de Rivet à l'occasion de la Mission Dakar-Djibouti[77]. Sous la rubrique « anthropologie », cette bibliographie intégrait des articles d'auteurs antiracistes, mais également des textes de scientifiques qui tenaient pour acquis le déterminisme biologique, comme l'antisémitisme. Une entrée sortait du lot : un article de George Montandon, intitulé « L'état actuel de l'ethnologie raciale », publié dans *Scientia*, une revue internationale basée à Bologne[78]. Dès la première page de cet essai, Montandon —détenteur de la chaire d'Ethnologie à l'École d'anthropologie— affirmait : « l'importance de données raciales, et ethnologiques en général, est certainement prouvée par la tentative, internationale et juive en particulier, d'étouffer les constatations de la raciologie ». Et de monter au créneau :

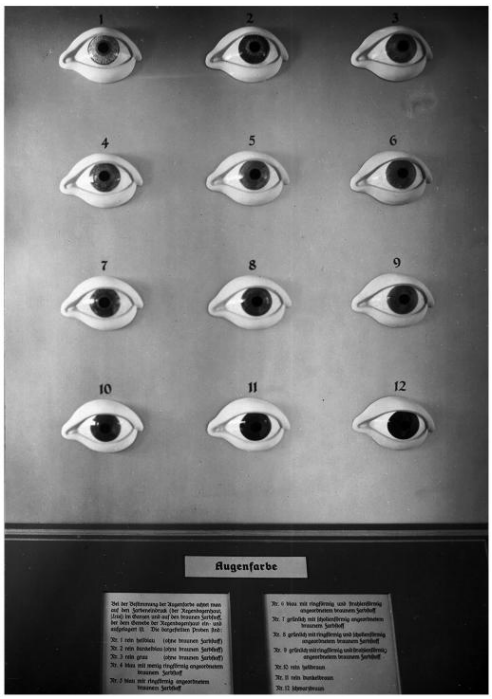
Tel grand musée, relatif à l'Homme, entasse (objet parfaitement légitime en soi) tous les phénomènes de culture —dont un bon nombre étiquetés faussement— pour mieux éteindre les phénomènes de race, taire, cacher, et disperser les séries crâniennes —c'est-à-dire la démonstration de certaines grandes circonstances raciales. L'influence juive boycotte tout ce qui tend à exposer le fait racial.

Il concluait ainsi : « Celui qui examine les contingences sans parti-pris n'a pas les mêmes raisons de faire le silence sur une partie d'entre elles »[79].

Qu'un article aux propos si ouvertement antisémites ait figuré dans la bibliographie présentée par la Société des africanistes en dit long sur ce qui pouvait passer pour un discours scientifique à la fin des années trente. Mais l'article de Montandon est intéressant pour une autre raison encore : son allusion directe au Musée de l'Homme, critiqué pour « avoir caché » des réalités raciales malgré l'exposition des crânes dans les nombreuses vitrines synthétiques. Montandon aurait probablement préféré une galerie des races plus imposante et hiérarchiquement organisée, ainsi que des galeries d'ethnographie mettant en avant les différences fondamentales entre les civilisations. Il s'agissait là des idées forces de « l'ethnologie raciale » qu'il publiait depuis des années. Malgré son racisme affiché, ses écrits étaient acceptés, au même titre que ceux de Rivet, comme relevant de la science légitime[80]. Henri Victor Vallois, l'une des notabilités de l'anthropologie en France à l'époque, se porta garant, aussi tardivement qu'en 1981, de l'intégrité professionnelle absolue dont Montandon fit preuve entre les deux guerres[81]. Ses travaux avaient même pris place sur les étagères du Musée de l'Homme[82]. Au plus fort de la crise économique, Montandon trouva en effet un terrain favorable pour disséminer sa science auprès du grand public au moyen des nombreux livres qu'il écrivit pour le célèbre éditeur Gustave Payot et sa collection « Bibliothèque Scientifique » —être le neveu de Payot l'aida sans doute. Le relatif succès de Montandon illustre bien comment la science raciale/raciste, qui avait été discréditée à l'époque de l'Affaire Dreyfus, put refaire surface, en prenant une apparence nouvelle, plus subtile, et rejoindre ainsi la « bonne science » dans les dernières années de la Troisième République, alors que la nation se retrouvait de nouveau polarisée politiquement.

Comme nous l'avons mentionné au deuxième chapitre, George Montandon était un médecin de formation extrêmement ambitieux et opportuniste, dont le racisme remontait bien avant 1938 —l'année où il choisit de renouer avec la politique, pour la première fois depuis son arrivée en France quelques douze ans plus tôt, et de s'afficher publiquement antisémite. Jusqu'alors, Montandon avait évité tout engagement idéologique et consacré tous ses efforts à se positionner comme un ethnologue sérieux, de premier plan. Au début des années trente, il donna des objets Aïnu au Musée d'ethnographie de Rivet, en cours de rénovation, tandis que

son nom figurait sur la liste des « personnalités scientifiques » invitées du musée[83]. Ses nombreuses publications scientifiques attirèrent l'attention de Louis Marin, directeur de l'École d'anthropologie depuis 1923, qui recruta Montandon en 1931 et joua un rôle crucial dans l'obtention de sa citoyenneté.




Caractères physiques
Vitrine du Hamburg Museum exposant 12 variantes de coloration de l'iris de l'œil.

Science raciale Vitrine du Hamburg Museum établissant les caractéristiques crâniennes de différentes races.

Avant d'examiner de plus près les publications de Montandon, il n'est pas inutile de se pencher sur ce qu'était devenue l'École d'anthropologie sous la direction de Marin. Ce dernier, ethnographe nationaliste français, mais aussi député de droite influent à l'Assemblée, était lié à quelques-uns des industriels les plus puissants, fortunés et conservateurs de France84. Il était également président de la Société d'ethnographie, dont il relança l'activité dans les années vingt, comme il le fit avec l'École d'anthropologie. Entre 1924-1925 et 1925-1926, les inscriptions avaient en effet chuté passant de 3146 à 2689, pour remonter à 4898 en 1927-1928. Par la suite, les effectifs ne devaient plus manquer85. Entre 1927 et 1931 —années correspondant à la disparition de la dernière génération des étudiants de Broca— Marin avait recruté six nouveaux professeurs, parmi lesquels se trouvait Montandon. Enfin, il avait créé une chaire consacrée à l'étude de l'hérédité au moment précis où la nouvelle conception génétique de la race faisant le lien entre les traits physiques, culturels et psychologiques, commençait à émerger au niveau international, particulièrement en Allemagne86.

Sous la direction de Marin, l'École d'anthropologie devint, de nouveau, un établissement important pour tous ceux qui s'interrogeaient sur l'épineux problème du classement des races humaines. Plusieurs membres de l'École appartenaient à la Société française d'eugénisme, devenue plus réceptive après la première guerre mondiale aux mesures limitatives comme le contrôle des naissances, la stérilisation et une régulation plus stricte de l'immigration dans le but d'améliorer, en qualité et quantité, la population française. Pour autant, ce n'est pas parce que cette École s'intéressait bel et bien à la science raciale qu'il faudrait en conclure que la faculté toute entière présentait une orientation plus nettement raciste et antisémite que d'autres cercles scientifiques français : la race était à l'époque un sujet qui connaissait un engouement général croissant parmi les élites intellectuelles et professionnelles. On peut citer par exemple le cas de l'éminent biologiste antiraciste, Nicholas Kossovitch, embauché au même moment que Montandon, mais qui faisait parti de ceux qui soutenaient avec force que les juifs ne présentaient aucun trait racial distinctif87. Même quelques étudiants de Rivet et de Mauss enseignèrent de temps à autre à l'École d'anthropologie, peut-être aussi faute de mieux88.

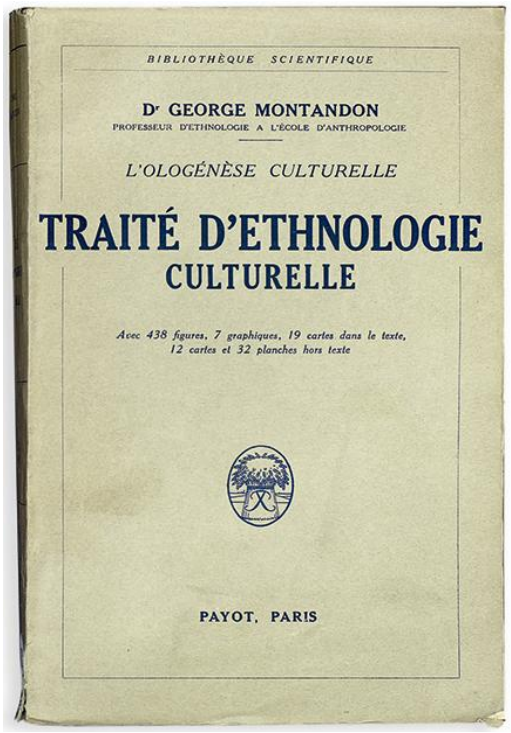
La recherche de Montandon devait sembler particulièrement appropriée à une école longtemps associée à l'étude de l'évolution biologique et psychologique des groupes humains et dirigée par un ethnographe profondément conservateur. En 1928, Montandon publiait un traité en anthropologie physique intitulé *L'ologenèse humaine*, suivi en 1934 d'une autre étude d'anthropologie culturelle, *L'ologenèse culturelle*. Les principaux concepts scientifiques de l'auteur, qu'il reprit dans d'autres publications plus vulgarisatrices, s'y trouvaient rassemblés. Il n'était question dans aucun des deux volumes des concepts ou techniques les plus récents de la science raciale internationale, en revanche les deux traités se trouvaient influencés par une conception non-conformiste du zoologiste italien le docteur Daniele Rosa, peu connu en Europe, encore moins à l'extérieur : sa doctrine de l'ologénèse. Les livres de Montandon n'en furent pas moins reconnus comme des travaux érudits et scientifiques par ses pairs, bien que, passés à la loupe, leur lecture révélait que l'auteur n'était guère allé au-delà de ses idées de jeunesse inspirées du racisme de Gobineau. Il avait, en particulier, retenu la possibilité, fantasmée par Gobineau, de voir émerger une race dominante, dotée mystérieusement à la fois d'une spiritualité et d'une biologie supérieure. Les travaux « ethnologiques » de Montandon tentaient tout simplement de reformuler en termes scientifiques acceptables cet idéal pervers, qui réclamait pour son épanouissement, l'élimination de « l'ethnie juive ».

La théorie de l'ologenèse avançait que l'évolution de toutes les espèces résultait de causes internes, chacune d'elles étant pourvue d'un « idéoplasme » ou d'un substrat responsable de l'hérédité, selon un modèle de dichotomie spontanée permanente. La vie avait commencée avec une seule espèce présente dans le monde entier, à partir de laquelle toutes les nouvelles espèces s'étaient développées. Parvenues à un point de maturation critique, les espèces s'étaient divisées en deux types différents de descendances lesquelles finissaient au bout de plusieurs siècles par remplacer leurs « espèces mères ». Cette théorie comportait deux autres points cruciaux. Premièrement, « à chaque division, la marge de variabilité possible de chaque caractère singulier était progressivement limitée jusqu'à ce que les espèces [ne puissent plus] varier »89. À ce stade, les espèces survivaient sans variation —elles devenaient des fossiles vivants— ou bien disparaissaient. Deuxièmement, la division des espèces était asymétrique : à chaque division, l'une des deux branches, appelé rameau tardif, engendrait des « espèces filles » avec une variabilité accrue ; l'autre dite rameau précoce, donnait naissance à un plus petit nombre d'« espèces filles » pourvues de caractéristiques plus primitives.

Si Rosa n'avait jamais envisagé d'appliquer ses idées à l'évolution biologique ou socioculturelle humaine, il approuva la manière dont Montandon mit à profit sa théorie90. Montandon était convaincu que l'ologenèse fournissait la meilleure explication, parmi les théories néo-darwiniennes concurrentes, sur l'origine, l'évolution et les facultés inégales —évidentes à ses yeux— des races humaines et des ensembles culturels. Fondant ses idées sur des archives fossiles incomplètes (qui suscitait de la sorte un climat dans lequel les spéculations les plus extravagantes pouvaient fleurir) Montandon fut le premier à développer dans *L'ologenèse humaine* une conception de l'évolution raciale s'écartant de la manière la plus courante dont les anthropologistes comprenaient les origines des races humaines. L'idée généralement admise à l'époque était qu'il n'y ait eu qu'un seul berceau de l'humanité, dont l'exact emplacement restait matière à discussion. On estimait que pendant la période préhistorique, les races s'étaient différenciées d'un groupe de populations unique en des sites géographiquement isolés, à partir desquels les populations auraient migré vers d'autres lieux où elles se seraient mélangées avec d'autres races. Ceci expliquait, pour Rivet et ses étudiants, pourquoi l'histoire des races humaines était l'histoire à la fois d'une migration continue et d'un métissage progressif, rendant la composition raciale des populations contemporaines quasiment impossible à tracer —et la race sans rapport avec les réalisations particulières, sociales, linguistiques et culturelles, d'un peuple. Dans un tel schéma de pensée, les races avaient été « pures » dans la nuit des temps, mais au long cours de l'évolution humaine, elles étaient devenues incroyablement hybrides. Pareillement hybrides, les civilisations étaient le fruit d'emprunts et de croisements infinis.

Pour Montandon, cependant, le scénario était inversé : les fossiles des premiers Homo Sapiens ne venaient pas confirmer la thèse de l'apparition de l'homme en un lieu unique, suivie par une différenciation de l'espèce. Si cette théorie était vraie, argumentait-il, on aurait dû retrouver une concentration de ces fossiles à l'emplacement où chaque race était originaire. Montandon faisait l'hypothèse qu'au début, un ancêtre humain indifférencié avait occupé toute la surface de la terre, avant de graduellement et constamment se diviser de façon dichotomique en une variété de races et de sous-races. Chaque division engendrait un rameau tardif et un rameau précoce ; et tandis que les races des premiers rameaux progressaient régulièrement, les races des rameaux précoces rencontraient des développements interrompus. Selon les lois de l'ologenèse, avec le temps, ces nouvelles races devenaient géographiquement plus concentrées et accentuées. Ainsi que Montandon aimait à le dire : « la protohistoire et la préhistoire n'ont pas en effet

connu des races plus pures que celles d'aujourd'hui... la race pure ne représente pas un passé mais un devenir ». Il citait, entre autres innombrables exemples, le cas du « Nègre ». Même si ce dernier était devenu « plus primitif, plus simiesque qu'il soit que d'autres races », il n'acquit que progressivement ces traits particuliers que sont la peau noire, une moindre pilosité, des cheveux frisés, les lèvres épaisses et recourbées. « Le Nègre devient donc aussi —sauf métissage ou domestication intentionnelle possible— toujours plus nègre ». Comme le suggère ce passage, Montandon reconnaissait que les communications modernes avaient interrompu le processus d'une distillation raciale toujours plus grande en encourageant le brassage des populations : « En thèse générale, on doit penser qu'il y a des tendances à la formation de races pures, mais que ces tendances sont simultanément érodées par les métissages, de même que des montagnes qui s'élèvent sont en même temps nivelées par les éléments »91. De façon contre-intuitive, le métissage auquel Montandon faisait référence ici était culturel et non racial —bien qu'il ne le signalait que dans ses notes de bas de page. Des sangs différents, soutenait-il, ne se « mélangent » pas : il y avait remplacement de l'un par l'autre, et pas transformation. Le processus de la distillation raciale devenait au contraire compromis lorsqu'un peuple empruntait les langues et les coutumes d'un autre. Pour le citer : « Utiliser les termes sémistisation, nigritisé, mongoliser, n'a aucun sens somatiquement... Par contre des Européens pourront s'affubler du costume des mongoliques et adopter leur langue ; ethnographiquement, linguistiquement, historiquement, on pourra donc parler de peuple sémitisé, de contrée francisée, etc. »92. Après avoir décrit ces théories complexes sur près de 200 pages dans sa première partie, Montandon fournissait dans la seconde partie de *L'ologenèse humaine* une taxonomie détaillée des neuf « grand'races » et des vingt « races » entre lesquelles l'humanité s'était divisée dans un mouvement de dichotomie spontané. Dans le schéma de Montandon, la « grande race », la plus ancienne et la plus primitive, était la race pygmoïde, et la dernière, la plus développée, la race europoïde.



L'ologénèse culturelle
Couverture de l'ouvrage de George Montandon publié aux éditions Payot en 1934.

Pour Montandon, cependant, le scénario était inversé : les fossiles des premiers Homo Sapiens ne venaient pas confirmer la thèse de l'apparition de l'homme en un lieu unique, suivie par une différenciation de l'espèce. Si cette théorie était vraie, argumentait-il, on aurait dû retrouver une concentration de ces fossiles à l'emplacement où chaque race était originaire. Montandon faisait l'hypothèse qu'au début, un ancêtre humain indifférencié avait occupé toute la surface de la terre, avant de graduellement et constamment se diviser de façon dichotomique en une variété de races et de sous-races. Chaque division engendrait un rameau tardif et un rameau précoce ; et tandis que les races des premiers rameaux progressaient régulièrement, les races des rameaux précoces rencontraient des développements interrompus. Selon les lois de l'ologenèse, avec le temps, ces nouvelles races devenaient géographiquement plus concentrées et accentuées. Ainsi que Montandon aimait à le dire : « la protohistoire et la préhistoire n'ont pas en effet connu des races plus pures que celles d'aujourd'hui… la race pure ne représente pas un passé mais un devenir ». Il citait, entre autres innombrables exemples, le cas du « Nègre ». Même si ce dernier était devenu « plus primitif, plus simiesque qu'il soit que d'autres races », il n'acquit que progressivement ces traits particuliers que sont la peau noire, une moindre pilosité, des cheveux frisés, les lèvres épaisses et recourbées. « Le Nègre devient donc aussi —sauf métissage ou domestication intentionnelle possible— toujours plus nègre ». Comme le suggère ce passage, Montandon reconnaissait que les communications modernes avaient interrompu le processus d'une distillation raciale toujours plus grande en encourageant le brassage des populations : « En thèse générale, on doit penser qu'il y a des tendances à la formation de races pures, mais que ces tendances sont simultanément érodées par les métissages, de même que des montagnes qui s'élèvent sont en même temps nivelées par les éléments »[91]. De façon contre-intuitive, le métissage auquel Montandon faisait référence ici était culturel et non racial —bien qu'il ne le signalait que dans ses notes de bas de page. Des sangs différents, soutenait-il, ne se « mélangent » pas : il y avait remplacement de l'un par l'autre, et pas transformation. Le processus de la distillation raciale devenait au contraire compromis lorsqu'un peuple empruntait les langues et les coutumes d'un autre. Pour le citer : « Utiliser les termes sémistisation, nigritisé, mongoliser, n'a aucun sens somatiquement… Par contre des Européens pourront s'affubler du costume des mongoliques et adopter leur langue ; ethnographiquement, linguistiquement, historiquement, on pourra donc parler de peuple sémitisé, de contrée francisée, etc. »[92]. Après avoir décrit ces théories complexes sur près de 200 pages dans sa première partie, Montandon fournissait dans la seconde partie de *L'ologenèse humaine* une taxonomie détaillée des neuf « grand'races » et des vingt « races » entre lesquelles l'humanité s'était divisée dans un mouvement de dichotomie spontané. Dans le schéma de Montandon, la « grande race », la plus ancienne et la plus primitive, était la race pygmoïde, et la dernière, la plus développée, la race europoïde.

Dans *L'ologenèse culturelle*, son deuxième ouvrage, plus massif encore que le précédent (fort de 782 pages, *versus* 447 pages), Montandon appliquait les mêmes principes zoologiques de la théorie ologénétique dont il s'était servi pour expliquer la variation raciale humaine au développement différencié des civilisations, depuis les peuples avant l'écriture jusqu'aux peuples modernes. Le livre identifiait douze « cycles culturels » qui avaient émergé, selon Montandon, de façon dichotomique, à partir d'une soupe culturelle primitive, puis s'étaient concentrés dans un endroit précis. Toutes les cultures du monde, passées et présentes, appartenaient à l'un de ces cycles, dont les coutumes propres étaient *sui generis*, un produit de leur idéoplasme et non un âge du développement humain universel ou le résultat d'emprunts culturels :

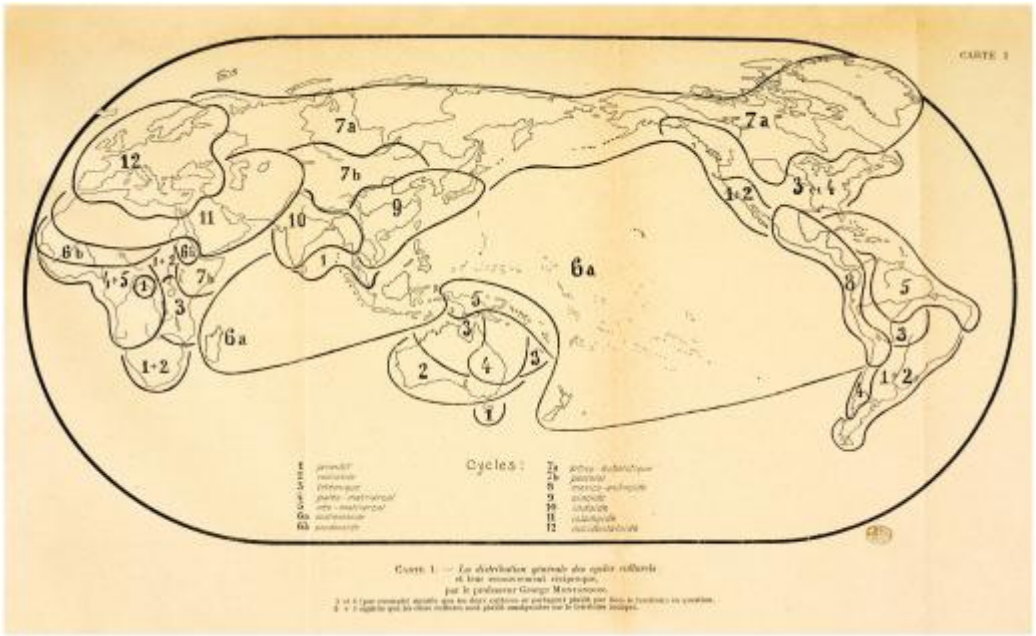
Ce serait en effet une erreur... de croire que les coutumes des primitifs et des sauvages sont un palier que nous avons occupé puis dépassé. Il s'agit souvent de voies différentes et divergentes de celles suivies par la culture occidentaloïde. Les procédés indigènes de façonnage, d'assouplissement, d'application d'enduits, d'emboîtement, etc. sont sui generis, et quand les lignées des constructeurs... sont éteintes, ces procédés sont définitivement perdus[93].

Montandon divisait par ailleurs ces cycles entre un rameau tardif et un rameau précoce, car « un cycle culturel est, en ethnologie culturelle, ce que la race est en ethnologie somatique ». Ceux considérés comme les derniers arrivés avançaient, comme les races tardives, lentement mais sûrement vers la civilisation moderne, tandis que les précoces « se perdent dans des chemins qui ne mènent nulle part »[94]. Le douzième cycle, le dernier venu, dit europoïde, incarnait, on s'en serait douté, la forme la plus élevée de civilisation connue, dont la supériorité était prouvée par son habilité à assimiler et surpasser les réalisations technologiques du cycle précédent, des civilisations immobiles, comme celle des Chinois[95]. En résumé, les civilisations, comme les races, ne naissaient pas pures mais le devenaient au cours du temps, remarquablement long. Après avoir, suivant sa méthode habituelle, d'abord exposé sa théorie, Montandon établissait ensuite un relevé exhaustif des traits ethnographiques dans le monde, comme la pratique de la chasse ou le travail des métaux. *L'ologenèse culturelle* reflétait outre l'influence des travaux de Rosa, celle de l'école diffusionniste viennoise des cercles culturels ou *Kurlturkreis,* que bien peu d'ethnologues français approuvaient intégralement.

Ces deux ouvrages se présentaient donc en grande partie comme des inventaires descriptifs. La théorie ologénétique et le classement subjectif des races et des cultures étaient présentés d'emblée, dès les premières pages, ce qui suivait n'étant que des collections, apparemment neutres, de données anthropologiques et ethnographiques, très soigneusement sélectionnées à partir de la documentation scientifique internationale alors disponible. Malgré le scepticisme de certains scientifiques quant à la théorie avancée par Montandon, ses descriptions et ses bibliographies exhaustives furent uniformément saluées[96]. C'est que *L'ologenèse culturelle* représentait le premier « traité » général des observations ethnographiques disponible en français. Mauss et Rivet la recommandèrent même à leurs étudiants (aussi, probablement, parce qu'elle contenait de nombreux croquis très précis d'outils et autres objets), recommandation assortie toutefois d'une mise en garde concernant « une théorie générale très discutable ». Ce volume fut également remarqué dans la presse grand public, à un moment où la question des origines des civilisations était un sujet aussi en vogue que celui des races[97]. *L'ologenèse humaine*, en revanche, ne rencontra pas un tel succès de publication, ce que Montandon expliquait en raison de son aspect théorique, de sa taille volumineuse et de son coût. Raison pour laquelle il décida, au début des années trente, d'en publier une version plus compacte chez Payot, intitulée *La race, les races* (1933) et qui visait cette fois un lectorat non spécialiste. Dans ce nouveau format, il réduisit sa « nouvelle » théorie à quelques pages, puis établit une classification des races revue et actualisée. Comme Montandon possédait une assez belle plume —il misait d'ailleurs avec raison sur cet atout— et comme il existait une demande croissante pour des travaux faisant autorité sur la question de la race, son livre gagna rapidement la faveur des milieux littéraires. En 1934, dans le *Mercure de France*, l'ethnographe Arnold Van Gennep félicitait l'auteur pour « une élimination systématique de ces confusions entre peuple, langue et race... qu'on voit ressusciter pourtant au plus grand profit d'Hitler »[98]. En 1939, Soustelle recommandait la lecture de *La race, les races* ainsi que de la revue antiraciste *Races et Racisme* à un éditeur de la *Nouvelle revue française* qui sollicitait des références bibliographiques sur la question « [des] races »[99]. Comparé aux racistes pseudo-scientifiques qui se

faisaient à présent les chantres de notions telles que l'ancienne pureté de la race aryenne, Montandon apparaissait dorénavant ne s'en tenir strictement qu'aux « faits ».

Et pourtant, c'était loin d'être le cas. Si la mise en garde préliminaire de Montandon —indiquant qu'il n'existait pas de races pures— paraissait le situer dans le courant de ce que les experts antiracistes en la matière soutenaient, et si son diffusionnisme était conforme à certaines théories avancées surtout par des ethnologues germanophones, le concept biologique des cycles de culture qui sous-tendait ses propos nageait complètement à contrecourant des faits eux-mêmes. Les races et les cultures soi-disant primitives ne disparaissaient pas, en raison de leur infériorité inhérente, mais, bien entendu, à cause de l'impérialisme occidental, que Montandon, tout simplement, ignorait. Si les Incas avaient disparu, écrivait-il, ce n'était pas du fait de la conquête espagnole, mais en raison de leur propre décadence intérieure, fatale aux cultures précocement développées100. Pourtant, les conceptions essentialistes de Montandon ne furent guère critiquées : il faut dire qu'il était passé maître dans l'art de dissimuler ses idées les plus extrémistes dans ses notes de bas de pages. Il insistait aussi sur le fait que l'ologenèse n'était qu'une simple théorie —à l'instar des sociologues qui construisaient bien les leurs ; sans parler du fait que ses survols descriptifs étaient soigneusement ficelés et que de nombreux auteurs antiracistes affirmaient eux-mêmes que les peuples n'évoluaient pas tous au même rythme.101. Ce fut d'autant plus le cas qu'il existait en France, entre les deux guerres, une école d'ethnographes conservateurs —Louis Marin en tête— tout disposés à croire, comme le note Nathan Schlanger, que « l'essor de la société et de la civilisation, ainsi que de la formation des identités nationales au sein du rameau occidentaloïde étaient… des processus de distillation, de concentration, de purification… » et à accueillir favorablement toute recherche scientifique renforçant cette forme d'irrédentisme102. C'est peut-être pour cette raison que Montandon s'apprêtait à passer à l'étape suivante : appliquer ses idées à la situation de la nation française qu'il cherchait alors à rejoindre.



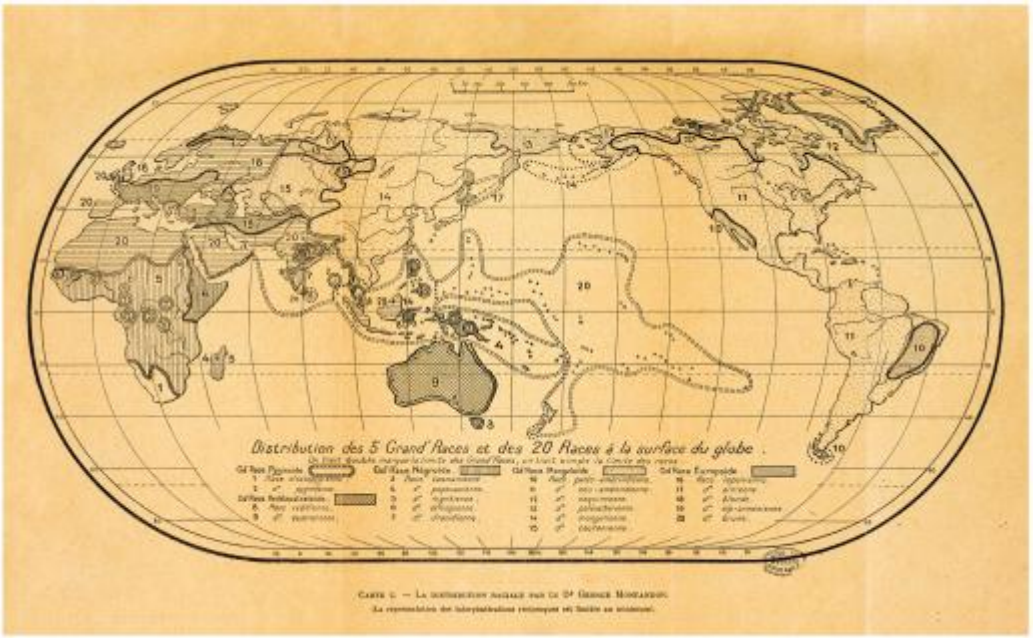

Distribution des cycles culturels
Carte extraite de l'*Ologénèse culturelle* de George Montandon publié aux éditions Payot en 1934

## DE LA SCIENCE À L'ETHNORACISME

En 1934, une fois établies sa légitimité scientifique et sa capacité à vendre des livres, Montandon sortit un nouveau titre chez Payot, *L'ethnie française*. L'ouvrage s'ouvrait sur trois phrases provocatrices : « Parler de race française, c'est ne pas savoir ce qu'est une race. Il n'y a pas de race française. Il y a une ethnie française, dont la constitution somatique de laquelle entrent les éléments de plusieurs races »[103]. Montandon ciblait moins un lectorat de collègues (l'idée selon laquelle la race française n'existait pas n'était guère nouvelle pour eux) que, de nouveau, le grand public, dont il avait mesuré avec justesse l'humeur xénophobe grandissante —alimentée par la crise, la crainte de l'immigration et la montée des Nazis en Allemagne. La distinction qu'il faisait entre race et ethnie était vraisemblablement empruntée au théoricien le plus lu en Allemagne, Hans F. K. Gunther qui avait traité de façon séparée la race et les peuples dans les années vingt[104]. Des spécialistes de l'immigration comme René Martial utilisaient également le terme d'ethnie, mais à l'instar de la terminologie couramment employée de « race », sa signification restait fluctuante[105]. Après un rapide exposé de la théorie ologénétique de la diversification raciale, Montandon expliquait comment comparer la notion de l'ethnie avec celle de la race. La race était uniquement déterminée par des caractères somatiques. L'ethnie, quant à elle, était un « groupement naturel établi par ses membres et ses voisins » qui prenait en compte leurs caractéristiques humaines, dans toutes leurs dimensions, à la fois somatiques, linguistiques, et culturelles. Les ethnies ne correspondaient pas nécessairement avec une seule race, langue et culture. L'ethnie française, par exemple, comprenait de multiples races tout en parlant une langue unique (ce qui signifiait que les Belges, les Suisses et les Québécois faisaient partie de cette ethnie.) Aux États-Unis, au contraire, la race plutôt que la langue définissait l'ethnie : les « Nègres » et les « Anglo-Saxons » pouvaient bien partager la même langue, mais personne ne ferait l'erreur de prétendre que les Noirs et les Blancs partageaient la même ethnie[106].

Dans le contexte du racisme des années trente, le concept de l'ethnie proposé par Montandon fut encore une fois, perçu, selon les mots de H. J. Fleure, qui fit le compte-rendu du livre pour la revue scientifique anglaise *Man*, comme un soulagement « face au débat actuel sur les races latines et germaniques et autres »[107]. Or, malgré l'insistance de Montandon sur le fait que la race française n'existait pas, la majeure partie de son livre se résumait à un exercice classique de typologie raciale, mêlé d'une forte tonalité d'antisémitisme biologique. Montandon soulignait d'abord, avec une précision scientifique, les quatre différents sous-types de la grande race « europoïde » qui constituaient, selon lui, l'ethnie française : les sous-types nordiques, alpins, méditerranéens et dinariques. Il abordait ensuite les races étrangères, ce qu'il appelait les « composantes allogènes », qui comprenaient les Juifs, les Nègres et les Mongoloïdes. La France avait assimilé, à maintes reprises, des individus aux traits négroïdes et mongoloïdes. Les juifs étaient différents : apparemment assimilés, ils restaient en fait une ethnie socialement soudée[108]. Montandon reprenait ici un fil conducteur qu'il avait introduit dans *La race, les races*, deux ans plus tôt : « l'éternelle » question de la race juive. S'agissait-il ou non d'une race ? En 1933, Montandon avait déjà établi que les juifs formaient une ethnie, ou « une raison sociale », plutôt qu'une race. D'un point de vue somatique, ils se voyaient absorbés au sein des races principales partout où ils s'installaient, tout en gardant parfois des traits juifs secondaires reconnaissables[109]. En 1935, Montandon franchit un pas supplémentaire en concluant qu'en formant une ethnie à eux seuls, les juifs posaient un problème pour la France ; une solution sociale existait, selon lui : la création d'un État indépendant de « Palestine », où pouvaient émigrer les « Israélites » qui souhaitaient conserver leur « judéité ». Tous les autres juifs n'auraient ainsi plus aucune raison de ne pas s'assimiler[110]. D'autres

chercheurs l'ont également fait remarquer : *L'ethnie française* n'était pas, en soi, ouvertement antisémite. Au final, l'ouvrage n'était guère plus qu'une description assez standard des différents types raciaux qui composaient la France. Montandon indiquait clairement que la culture française et la langue française qui définissaient les membres de l'ethnie française existaient indépendamment d'un type physique. Il n'en reste pas moins qu'on se tromperait en considérant, de façon séparée, ou « en soi », les volumes de Montandon car chacune de ses publications constituait une pièce d'un tout, toujours composé des mêmes théories raciales/racistes, constamment révisées. Montandon avait en réalité déjà traité la question juive avant que sa « première » référence aux juifs en tant qu'ethnie ne paraisse dans son livre, *La race, les races*. Écrivant sous le pseudonyme de P. Montardit lorsqu'il arriva à Paris en 1926, il avait publié un court article dans *L'Humanité* —avant d'abandonner finalement la politique— intitulé « L'origine des juifs »111. Là encore, les spécialistes considérant cette pièce de manière isolée, l'ont jugé sans pertinence : Montandon y déclarait que les juifs ne formaient pas une race pure et il citait à ce sujet un chercheur anglais éminent, lui-même juif. On peut supposer que *L'Humanité* avait publié cet article dans sa section scientifique (entre deux articles consacrés l'un aux glaciers et l'autre à la « question sexuelle ») parce qu'en rejetant l'idée d'une race juive pure, Montandon apportait un soutien à l'idée bolchévique selon laquelle la classe et non la biologie constituait le véritable moteur de l'histoire. Toutefois, si Montandon débutait bien son essai en affirmant qu'il n'existait pas de race pure, il notait ensuite que les juifs se divisaient en trois types raciaux : Sémitique (caractérisé par une longue tête et un nez, une bouche, un menton et un front proéminents), Hittite (une tête ronde, ne comportant que des traits mous et ronds : le juif typique) et enfin le Philistin (un type essentiellement européen, des traits petits et finement ciselés, le nez droit, la bouche raffinée, le front carré). La hiérarchie raciale de Montandon est déjà facilement reconnaissable, comme sont flagrants son intérêt particulier pour les juifs et sa conviction qu'ils présentaient des traits physiques distinctifs, qu'un scientifique clairvoyant pouvait déceler.




La distribution raciale
Carte extraite de *La race, les races : mise au point d'ethnologie somatique* de George Montandon publié aux éditions Payot en 1933.

Entre 1926 et 1935, ses conceptions sur les juifs n'évoluèrent guère : il répéta qu'ils formaient leur propre ethnie, malgré leur « assimilation » à la culture française. Montandon avait trouvé là un autre moyen « scientifique » d'essentialiser leur différence : les juifs constituaient une impureté dans la nation qui devait en être délogée. Toute l'ethnologie scientifique de Montandon se trouvait ici résumée : il n'y avait pas de race pure, mais des groupes naturels définis socioculturellement et biologiquement, destinés à évoluer vers des formes encore plus distillées en elles-mêmes. Somme toute, la description de l'ethnie française était un portrait profondément racialisé et raciste de la nation, qui confortait l'antisémitisme grandissant en enveloppant les vieux préjugés dans un langage technique si complexe qu'il pouvait facilement dépasser, voire berner, des « non spécialistes »[112]. En France, *L'ethnie française* connut une réception scientifique plutôt sereine, sur ses aspects techniques uniquement (ses mesures raciales furent néanmoins jugées dépassées). Comme l'a signalé Daniel Fabre, aucun « savant de renom » ne se donna la peine en 1935 de contester les thèses de Montandon[113]. Les scientifiques antiracistes furent-ils désarmés face à un antisémitisme qui avait de profondes racines en France et qui se trouvait ainsi déguisé sous la parure d'un discours pseudo-scientifique ? L'Académie des Sciences Morales et Politiques, dans le même temps, décerna à l'ouvrage l'un de ses neuf prix Audiffred en 1936 et félicita Montandon d'avoir parlé de « la race avec tant de sagesse »[114]. Le directeur du comité, Ernest Seillère, était un expert français renommé dans le domaine de la littérature romantique, et plus spécifiquement un spécialiste de Gobineau : à l'époque, ce dernier était redevenu une lecture obligée auprès de nombreux intellectuels[115].

Entre 1936 et 1938, Montandon continua à entretenir, et de plus en plus ouvertement, ses théories antisémites dans diverses parutions scientifiques. La législation raciste, récemment mise en place par les Nazis, lui donnait clairement de l'espoir. Il écrivit, par exemple, un autre essai en 1936 sur l'hygiène de la race en France, intitulé « Revue d'ethnologie » qui fut publié dans *La Revue Générale des Sciences Pures et Appliquées.* Il y proclamait son admiration pour les nouvelles politiques raciales allemandes et la manière dont le gouvernement nazi savait profiter de l'expertise des raciologues dans leur élaboration. Berlin comptait 800 étudiants inscrits à des cours consacrés à l'étude de l'hérédité, tandis que, déplorait-il, l'École d'anthropologie s'estimait heureuse de compter quelques douzaines d'auditeurs. Si les études en raciologie remportaient un tel succès en Allemagne, poursuivait-il, c'était parce que « la race... [était] le fondement d'une politique ». Il passait ensuite en revue les études les plus récentes sur des populations distinctes (statistiques, groupes sanguins) et sur la psychologie raciale, avant de traiter l'« Enseignement. [La] Législation ». Dans tous les pays souhaitant « fortifier qualitativement et quantativement les éléments raciaux de leurs ethnies », les études ethnologiques étaient encouragées. Puis, il faisait remarquer que le quotidien français les *Nouvelles Littéraires* avait récemment ouvert une enquête sur la question des races et les mesures à prendre « pour relever l'ethnicité française ». En conclusion, Montandon mettait en avant trois propositions eugéniques, fondées sur le principe que pour maintenir la population de la France, chaque famille devait avoir trois enfants : le droit de vote devait être fonction du nombre d'enfants ; les frais de l'éducation scolaire ne devaient pas être à la charge de l'État mais des individus sans enfants ; les femmes devaient obtenir plus de droits et restaient au foyer (à l'exception de certains emplois subalternes) tant qu'elles n'avaient pas eu trois enfants[116]. Ces idées étaient conformes à ce que de nombreux hygiénistes raciaux recommandaient, y compris les spécialistes renommés de l'immigration, le Dr. René Martial et le géographe Georges Mauco. Montandon ne créa pas des liens étroits avec la communauté des eugénistes, dont il critiquait parfois les conclusions

basées sur l'hérédité des groupes sanguins, même s'il collabora pendant la guerre avec Mauco (et les Allemands)117. Il préféra semble-t-il se rapprocher des racistes italiens118.

Mobilisé sur d'autres fronts « ethnologiques », Montandon fut de plus en plus occupé par la restauration des collections ostéologiques du Musée Broca, dont il devint directeur en 1936 —ce qui pouvait aussi expliquer qu'il prêta une si grande attention aux crânes exposés au Musée de l'Homme119. En 1937, il contribuait à la fondation de la Société des océanistes, établie sur le modèle de l'ancienne Société des américanistes (dont Rivet était président) et de la Société des africanistes créée par Rivet en 1930, affirmant ainsi que l'aire de civilisation du Pacifique Sud faisait partie de son domaine scientifique avant que Rivet, son rival, ne lui coupe l'herbe sous le pied. Dans le monde académique, fonder cette nouvelle société semble avoir été un moyen pour Montandon de gagner à sa cause des partisans influents. Cela dit, même dans cette entreprise là, il resta une figure marginale120. Au début de l'année 1938, Rivet et Soustelle répliquèrent à son initiative en créant leur propre société, le Centre d'études océaniennes au Musée de l'Homme, ce qui suggère que Rivet gardait un œil sur les actions de son « collègue »121.

Après être resté éloigné de la politique pendant des années, en mai 1938, Montandon, soudainement, se déclara publiquement antisémite, au nom de la « science » qu'il avait développée depuis si longtemps122. Il se mit à donner des conférences, aux thèmes suggestifs comme « le problème des races en France », auprès d'auditoires ouvertement racistes et nationalistes à Bruxelles et à Paris (notamment à la Sorbonne), auprès desquels il plaidait pour l'expulsion de tous les juifs vers la Palestine, au nom d'une incompatibilité ethnique123. Plusieurs facteurs expliquent son changement d'attitude à ce moment précis. En juillet 1938, en Italie, pour la première fois parut un « Manifeste des scientifiques racistes » qui plaidait pour une solution biologique et non politique à la question juive. Montandon avait noué de longue date des relations avec les scientifiques racistes italiens. Il était, par ailleurs, fasciné et tout à la fois frustré par la politique raciale de Hitler. L'annexion de la Tchécoslovaquie était une erreur d'un point de vue « ethnique », affirma-t-il dès le début124. En France, l'antisémitisme s'intensifiait rapidement, tandis que la nation craignait une autre guerre épouvantable. Enfin, l'acquisition par Montandon de la naturalisation française lui garantissait la possibilité de faire un retour en politique en toute sécurité. En 1938, Montandon donne l'impression de ne plus avoir de garde-fou : l'Allemagne, expliquait-il, avait déjà pris acte des réalités et fait du racisme —« l'ethnoracisme véritablement »— sa politique officielle d'État. Ses « amis italiens » avaient à présent adopté la même politique. La France « devait faire de même »125. Pour y parvenir, il chercha à gagner des alliés sur la même longueur d'onde, en commençant par ceux qui seraient, du moins l'espérait-il, les plus réceptifs à ses ouvertures : les antisémites de droite en France, sans qu'aucun ne soit aussi versé que lui en biologie ou en anthropologie.

Pris en bloc, les travaux de Montandon publiés en France, entre 1926 et 1938, comportaient tous les ressorts distinctifs de ses précédents articles qui abordaient à tâtons les notions de races supérieures et suggéraient qu'il estimait avoir découvert le secret scientifique des mystères du développement inégal et du progrès humain. Il serait difficile de ne pas conclure que son antisémitisme était déjà formé en 1919, présent sous une forme scientifique déguisée à partir de 1926, n'attendant qu'une opportunité pour jaillir et s'exprimer publiquement. Jusque-là, Montandon n'était jamais parvenu dans sa vie à mener de front ses activités politiques, journalistiques et scientifiques. En disgrâce en Suisse au début des années vingt, il était parti en France où il avait bridé son énergie et son immense ambition, et limité ses prédispositions à la synthèse au seul domaine de l'ethnologie. Pourtant, cette

ethnologie resta toujours chez lui entachée de conceptions racistes qu'il avait assimilées avant et pendant la première guerre mondiale. À présent, il voulait les mettre en action. L'éclosion tardive du vitriol de Montandon sera brièvement réduite au silence par la loi Marchandeau du 21 avril 1939 qui bannissait en France les discours haineux ; peu lui importa cette loi, car il choisit après sa promulgation de faire sortir en Italie la pire diatribe qu'il écrivit : un article intitulé « L'etnia puttana », publié dans le nouveau journal raciste *La Difesa della Razza*. Cette fois, tombant le masque, il déclarait : « Admettons momentanément qu'il y ait bien intention de détruire les Juifs à l'intérieur de l'Allemagne. Peu importe que ce soit bon, mauvais, utile, inutile, à conseiller, à déconseiller. La seule chose dont nous ayons à nous occuper —biologiquement— c'est de savoir si c'est possible. Théoriquement c'est sans doute possible. Mais pratiquement ? Pratiquement seul le laboratoire peut répondre ». Pour illustrer ces expériences de laboratoires, Montandon poursuivait en citant l'exemple, entre autres, du « massacre des Grecs par les Turcs à Smyrne »126. L'année suivante, il se réjouissait de la victoire allemande sur la France qui allait finalement ouvrir la voie, du moins le croyait-il, à une politique « ethnoraciste » éclairée par la « science », comme c'était le cas en Allemagne et en Italie.

Le Musée de l'Homme fut-il cet « arsenal » ainsi que le suggérait Eugène Schreider dans le dernier numéro de *Races et Racisme* (1939), « où tout visiteur réfléchi trouvera des armes impeccables, des arguments impartiaux, des preuves limpides qui lui permettront de répondre, avec la calme sérénité que confèrent les révélations d'une science impassible... aux attaques haineuses des ennemis de l'humanité » parmi lesquels figuraient non seulement les assauts antisémites de Montandon mais encore ses traités antérieurs sur la différence supposée entre ethnie et race127 ? Schreider demandait sans doute trop à la science. Pire, ce fut sans doute parce qu'ils n'imaginèrent pas mettre en cause la réalité biologique de la « race » —quand bien même ils soulignèrent la valeur et le caractère inéluctable de la mixité— que Rivet et Schreider eurent tant de mal à réduire au silence les scientifiques racistes qui les entouraient. Ceci étant dit, le réquisitoire antisémite que Montandon éleva contre la « suppression » des faits raciaux, soi-disant organisée par le nouveau Musée de l'Homme, peut être interprêté comme une preuve que la science raciale antiraciste du Musée de l'Homme rénové était bien comprise à sa juste mesure, au moins par le rival de Rivet et de Mauss tout au long des années trente.

63Sait-on si la tentative du Musée de l'Homme de présenter les faits scientifiques sur la race aussi « impassiblement » suscita d'autres réactions ? S'il est toujours délicat d'évaluer l'opinion des visiteurs, les coupures de presse qui nous sont parvenues de l'inauguration du musée indiquent que très peu de journalistes firent le lien entre ce qu'ils voyaient dans ses galeries et la menace fasciste avec ses soubassements racistes. Dans *L'Humanité*, Claude Martial remarquait que tous les « sauvages » étaient représentés au musée à l'exception :

des hommes sauvages des temps présents... Il faudrait trouver une formule pour expliquer ces formes de néopaganisme qu'est un culte racial exacerbé. Il faudra ranger avec les pires fétichistes les idolâtres obtus, ceux qui se prosternent devant des fétiches : un faisceau ou une croix gammée, ceux qui ont eu l'idée d'arroser l'acier pour faire germer des baïonnettes128.

Une fois de plus, [la France] se pose en champion de l'humanité, en démontrant, par ses recherches, que la déification de la Race, théorie que Sa Sainteté le Pape vient de condamner, et qui remplace la charité par l'orgueil, est aussi absurde qu'inique, et que c'est une prétention ridicule pour une race de s'arroger le droit de mépriser les autres et de se considérer comme l'émanation d'une soi-disant divinité créée pour la circonstance129.

La Difesa della Razza Extraits du premier numéro publié en 1938 : couverture, index et pp. 16-17. University of South Florida, Scholar Commons.

Une fois de plus, [la France] se pose en champion de l'humanité, en démontrant, par ses recherches, que la déification de la Race, théorie que Sa Sainteté le Pape vient de condamner, et qui remplace la charité par l'orgueil, est aussi absurde qu'inique, et que c'est une prétention ridicule pour une race de s'arroger le droit de mépriser les autres et de se considérer comme l'émanation d'une soi-disant divinité créée pour la circonstance[129].

L'article publié dans le grand quotidien *Le Matin* laisse assez peu de doutes sur son opinion, ne serait-ce qu'à la lecture de son titre : « Du nez de la femme de Cro-Magnon au nez de Cléopâtre. Et comment on peut tirer d'une étude sur l'appendice nasal une leçon d'humilité à l'usage des racistes du Troisième Reich ». Étant donné

la manière dont les mesures ethnologiques avaient divisé tous les peuples à travers les âges en trois catégories de nez, avançait l'auteur de l'article, il n'était pas inutile de conclure « Que les grands singes, après tout et quoi qu'il en semble, sont généralement leptorrhiniens et que la différence est mince, à cet égard, entre l'aryen pur des bords de la Spree et le gorille solitaire des forêts équatoriales »130. Le commentaire qui traitait surtout de la profusion impressionnante d'objets exotiques au musée et de la modernité de ses installations, ne mentionna que rapidement les galeries d'anthropologie et de la préhistoire, et ignora complètement les crânes dans le reste du musée.

Cet intérêt marqué de la presse pour les salles ethnographiques signifiait peut-être tout simplement que la race ne se remarquait plus, et donc, qu'elle importait peu à de nombreux visiteurs. Si tel était le cas, la stratégie mise en place par Rivet pour combattre le préjugé racial en exposant les réalisations matérielles de toute l'humanité aurait été couronnée de succès. On peut néanmoins faire une seconde lecture, plus sinistre celle-là, de l'impact potentiel sur les visiteurs qu'eut cet étalage de crânes. Des travaux récents sur la politique racialisée d'immigration pratiquée en France a souligné des continuités entre la fin de la Troisième République et Vichy, entre le régime de Pétain et les gouvernements de l'après-guerre131. Quand la repopulation de la France devint un discours phare pendant la période de la Libération, des experts, venus de champs divers (médecine, démographie, anthropologie) rejetèrent avec force tout postulat affirmant l'existence d'une race française pure (au même titre que de n'importe quelle autre race), mais persistèrent à identifier, selon une typologie raciale, les groupes susceptibles d'être les plus facilement assimilés. Dans ces classements, les différences biologiques et culturelles furent combinées, quant aux typologies raciales de la période d'avant guerre et de Vichy (sur les types nordiques, alpins et méditerranéens) —que Rivet et Montandon utilisaient de manières différentes— elle se trouvèrent transposées en typologies nationales (Belges, Suisses, Italiens). En toute transparence. Il ressortait de l'étude que les Nordiques étaient les immigrants les plus recherchés, les Arabes les moins132.

Le public a-t-il pu apprécier que la confrontation dans les vitrines du nouveau Musée de l'Homme des squelettes et des crânes « à côté d'objets [ethnographiques] provenant de toutes les parties du monde… correspond avant tout à une volonté de ne pas abstraire les objets des groupes humains qui les ont produits, non plus que l'inverse »133 ? Les typologies raciales « purement descriptives » et « arbitraires » exposées dans la salle d'anthropologie furent-elles comprises sous cet angle par l'audience non-professionnelle que l'institution ciblait avant guerre ? Cela demeure difficile à savoir. L'idée, précisément, que les races étaient en perpétuel mouvement et brassage permanent allait par définition à l'encontre des techniques d'exposition statiques encore en usage, entre les deux guerres, y compris par les musées les plus modernes. Au contraire, ces typologies ont possiblement connu un nouvel élan dans certains secteurs de la société française et de l'État sur ces mêmes années, grâce à l'imprimatur qui leur fut accordée par un musée scientifique. Cette dernière lecture, bien plus pessimiste, de l'impact que purent avoir les expositions du Musée de l'Homme sur le grand public semble la plus plausible, d'autant que la direction du Musée et son personnel apportèrent leur entier soutien à la cause impérialiste française.

NOTES

1 Suivant Barkan (Elazar), *The retreat of scientific racism..., op. cit*., nous employons dans ce chapitre les termes de « racistes » et d'« antiracistes » pour désigner les scientifiques qui entendaient vulgariser les découvertes scientifiques, dans la perspective de soutenir l'un ou l'autre point de vue dans le contexte politiquement lourd des années trente.

2 Evans (Andrew D.), *Anthropology at war..., op. cit*., chap. 6. La *Rassenkunde* représentait une « nouvelle » science raciale qui soutenait que la race et la culture étaient génétiquement liées. Elle marque une rupture avec la tradition libérale allemande du XIX^e^ siècle de l'étude des caractéristiques physiques indépendamment des traits psychologiques et culturels. Cette tradition avait favorisé le développement de l'anthropologie et de l'ethnographie comme disciplines distinctes. Les théoriciens de la *Rassenkunde* croyaient que les nouvelles découvertes concernant l'hérédité biologique allaient leur permettre de prouver que l'appartenance à une race se transmettait de manière héréditaire et pouvait être mesurée à l'aune des caractères physiques et intellectuelles. À la suite du Traité de Versailles, ces experts concentrèrent leur énergie à l'élaboration d'une cartographie raciale de l'Europe centrale. Sur les expositions de la *Rassenkunde* dans les années vingt, voir Evans (Andrew D.), « Race made visible : the transformation of museum exhibits in early twentieth-century German anthropology », *German Studies Review*, vol. 31, n° 1, 2008, pp. 87-108.

3 Pour une analyse sur un cas semblable de confusion entre les catégories de « race » et de « culture » parmi les scientifiques américains, voir Teslow (Tracy L.), « Reifying race : science and art in *Races of Mankind* at the Field Museum of Natural History », *in* Macdonald (Sharon) (sous la dir.), *The politics of display : museums, science, culture*, London : New York : Routledge, 1998, pp. 53-76 ; Teslow (Tracy L.), *Constructing race..., op. cit*.

4 Pour une analyse en profondeur de la manière dont le musée français restera plus tard prisonnier de ses collections, voir Sherman (Daniel J.), *French primitivism..., op. cit*, chap. 2.

5 Nous empruntons le terme de « régime visuel » à Dias (Nélia), « The visibility of difference : nineteenth-century French anthropological collections », *in* Macdonald, *The politics of display..., op. cit.,* p. 49. Voir également, pour des perspectives comparatistes, Zimmerman (Andrew), *Anthropology and antihumanism..., op. cit.,* chap. 3.

6 Sur ce point, voir l'introduction de Teslow (Tracy L.), *Constructing race..., op. cit*.

7 Rivet (Paul), « The organization of an ethnological museum », *Museum*, vol. 1, n° 1-2, janvier-décembre 1948, p. 112.

8 Par exemple, Thomas (Philippe) & Oster (José), *Le Musée de l'Homme*, Rennes : Ouest-France, 1982, 30 p. est utile pour reconstituer les expositions.

9 Leiris (Michel), « L'Exposition… », art. cit.

10 Rivet (Paul), « Réponse à Jean Cassou », *France Observateur,* 26 juillet 1956.

11 L'écrivain voyageur Pierre Loti avait fait don de ce *moai* au Muséum en 1872.

12 AMH/2 AM 1 B2/d : Maubourg (Michel), « Le tour de l'humanité », *L'Écho d'Oran*, 6 janvier 1939.

13 AMH/PH/1998–14434–26, 1998–14435–26, et 1998–14490–26. La description qui suit est largement basée sur les photographies de la photothèque du Musée de l'Homme, à présent conservées au Musée du quai Branly. De nombreux clichés originaux ont été numerisés et classés sous de nouvelles côtes commençant par 1934 ou 1998. Toutes les autres photographies sont citées par leur classification originale.

14 AMH/PH/1998–14411–26 jusqu'à 14414–26 ; 1998–14398–26 ; 1998–14421–26 ; C 40–1645–54 ; C 48–2654–493 ; C 40–1640–54 ; C 48–2160–493 ; C 40–1383–54 ; C 40–1384–54 ; C 40–1643–54 ; C 48–2155–493 ; C 48–2159–493. En France, René Martial fut le grand vulgarisateur des critères de sélection établis en fonction des groupes sanguins. Pour une discussion approfondie des idées de Martial et de son influence, voir Schneider (William H.), *Quality and quantity..., op. cit.,* pp. 231-255 ; et Taguieff (Pierre-André), « Catégoriser les inassimilables : immigrés, métis, juifs. La sélection ethnoraciale selon le Docteur

Martial », *in* Ferréol (Gilles) (sous la dir.), *Intégration, lien social et citoyenneté*, Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 1998, pp. 101-134.

15 Sur la tragique histoire de la manière dont les restes de Baartman arrivèrent à Paris et les débats quant à leurs significations voir Fauvelle (François-Xavier), *Le Hottentot, ou l'homme-limite : généalogie de la représentation des Khoisan en Occident, XVe-XIXe siècle*, Thèse de doctorat [Boulègue Jean, dir.], Paris : Université Panthéon-Sorbonne, Paris I, 1999, 652 p. ; Blanckaert (Claude) (sous la dir.), *La Vénus hottentote : entre Barnum et Muséum*, Paris : Muséum national d'Histoire naturelle, 2013, 478 p. (Archives ; 17) ; Crais (Clifton) & Scully (Pamela), *Sara Baartman and the Hottentot Venus : a ghost story and a biography*, Princeton (N. J.) : Princeton University Press, 2009, XIV + 232 p. ; et Sorgoni (Barbara), « 'Defending the race' : the Italian reinvention of the Hottentot Venus during fascism », *Journal of Modern Italian Studies*, vol. 8, n° 3, 2003, pp. 411-424.

16 AMH/PH/C 48–2157–493 ; C 56–1109–682bis ; C 48–3158–493 ; C 48–2156–493 ; C 40–1361–54 ; C 41–469–54 ; C 47–654–540 ; C 56–1123– 682bis ; C 39–2244–54 ; C 39–2345–54 ; C 40–1644–54 ; C 46–1356–493 ; C 40–1638–54 ; C 40–1639–54 ; C 40–1641–54 ; C 40–1642–54 ; C 40–1646–54 ; C 40–1647–54 ; C 40–1648–54.

17 Schreider (Eugène), « Le Musée de l'Homme », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 2.

18 AMH/2 AM 1 B2/d : R.F.S., « A Museum of Man », *Manchester Guardian*, 14 avril 1939 ; AMH/PH/1998–14412–26 et 1998–14417–26.

19 Falck (Roger), « Technique de présentations des vitrines au Musée de l'Homme », *Museum International*, vol. 1, n° 1-2, janvier/décembre 1948, p. 70.

20 Sur l'histoire des collections du Dahomey, voir Biton (Marlène-Michèle), *L'art des bas reliefs d'Abomey : Bénin-ex-Dahomey* , Paris ; Montréal (Québec) : L'Harmattan, 2000, 202 p. + [18] p. de pl. (Les Arts d'ailleurs) ; et Biton (Marlène-Michèle), *Arts, politiques et pouvoirs. Les productions artistiques du Dahomey, Bénin : fonctions et devenirs : réflexions*, Paris : l'Harmattan, 2010, chapitres 1-3.

21 AMH/PH/1934–4131 ; 1934–4133 ; 1998–19152 ; et 1998–14472–26. Les origines coloniales de ces collections seront discutées au chapitre 5.

22 AMH/2 AM 1 A8/a : Paul Rivet et Georges Henri Rivière à M. le Directeur, Maison Franco-Japonaise, 21 janvier 1935, n° 172.

23 AMH/2 AM 1 A11/d : Jacques Soustelle à M. Sourdis, *Informations Parisiennes*, 12 octobre 1938, n° 1567.

24 Falck (Roger), « Technique... », art. cit., p. 70.

25 AMH/PH/B 43–15–427.

26 AMH/PH/C 53–1161–493 ; voir aussi les photographies suivantes des panneaux muraux de la Salle de l'Amérique : C53–1429–493 ; C 40–1671–54 ; C 40–1675–54 ; C 40–1676–64.

27 AMH/PH/C 47–2016–493.

28 AMH/PH/C 47–1961–493.

29 AMH/PH/B 42–3189–427 ; C 48–1620–493 ; C 48–1628–493 ; C 53–3681–493 ; C 56–1092–682bis ; C 48– 1623– 493 ; C 64– 10657– 493. Je n'ai trouvé aucune indication photographique de la présence (ou de l'absence) de crânes dans les vitrines de la section sur l'Océanie.

30 Dias (Nélia), *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro..., op. cit*., pp. 153-155.

31 Rivet (Paul), « Les données de l'anthropologie », *in* Dumas (Georges) (sous la dir.), *Nouveau traité de psychologie, vol. 1*, Paris : F. Alcan, 1930, pp. 55-101 ; voir aussi Rivet (Paul), « L'étude des civilisations matérielles. Ethnographie, archéologie, histoire », *Documents*, vol. 3, 1929, pp. 130-134 ; Rivet (Paul), « Ethnologie », *op. cit.,* pp. 5-12 ; Rivet (Paul), « Ce qu'est l'ethnologie », *in* Febvre (Lucien) (sous la dir.), *Encyclopédie française.* Tome 7, *L'Espèce humaine*, Paris : Société de gestion de l'Encyclopédie française,

1936, 7.06-1– 7.08-16 ; Rivet (Paul), « L'ethnologie en France », *Bulletin du Muséum national d'Histoire naturelle*, vol. 12, n° 1, janvier 1940, pp. 38-52 ; Rivet (Paul) & Rivière (Georges Henri), « La réorganisation du Musée d'ethnographie… », art. cit. ; et Lester (Paul), Rivet (Paul) & Rivière (Georges Henri), « Le laboratoire d'anthropologie… », art. cit., pp. 507-531. Ces articles répètent la même information, vu que Rivet cherchait à faire la publicité autour de ses réformes.

32 Rivet (Paul), « Les données de l'anthropologie », *op. cit.,* p. 58.

33 *Ibid*., pp. 57-58.

34 *Ibid*., p. 60.

35 *Ibid*., pp. 60-62.

36 *Ibid*., pp. 65-66.

37 *Ibid*., pp. 66-67.

38 Rival (Laura), « What sort of anthropologist… ? », *op. cit*., pp. 141-142. Rival soutient que Rivet fut le premier à établir une théorie du métissage qui trouva de nombreux échos auprès des intellectuels créoles de l'Amérique Latine, particulièrement après la seconde guerre mondiale.

39 Schneider (William H.), *Quality and quantity…, op. cit*., p. 227.

40 Teslow (Tracy L.), *Constructing race…, op. cit.,* introduction et chap. 1. Voir aussi Barkan (Elazar), *The retreat of scientific racism…, op. cit.,* chap. 3.

41 Teslow (Tracy L.), *Constructing race…, op. cit.,* chap. 1.

42 Sur l'école américaine de la psychologie de la « race », voir Richards (Graham), *« Race », racism, and psychology : towards a reflexive history*, London ; New York : Routledge, 1997, chap. 4. Cette école fut, dès le début, contestée par des psychologues antiracistes. Sur l'utilisation des méthodes américaines de la psychologie raciale par un petit nombre de scientifiques de l'entre-deux-guerres en Allemagne, voir Klauptke (Egbert), « German 'race psychology' and its implementation in Central Europe : Egon von Eickstedt and Rudolf Hippius », *in* Turda (Marus) & Weindling (Paul) (sous la dir.), *Blood and homeland : eugenics and racial nationalism in Central and Southeast Europe, 1900-1940*, Budapest ; New York : Central European University Press, 2007, pp. 27-28.

43 Rivet était loin d'être seul. Des enquêteurs soviétiques antiracistes partageaient cette même conviction dans les années trente que les taxonomies raciales et linguistiques constituaient un outil important pour déterminer l'histoire d'un peuple, dont l'usage ne prêtait pas à préjugé. Hirsch (Francine), *Empire of nations…, op. cit.,* chap. 6 ; Molginer (Maria), *Homo imperii* …, *op. cit.,* chap. 17.

44 Rivet (Paul), « Deux mots d'un ami de la jeunesse, le professeur Paul Rivet sur le problème des "races" », *L'Œuvre,* 13 septembre 1938, p. 6. Voir aussi Schneider (William H.), *Quality and quantity…, op. cit.,* p. 244.

45 L'article de Rivet parut dans *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, pp. 5-8. Ses directeurs de comité comprenaient G. Lefebvre, E. Vermeil, C. Bouglé, L. Le Fur, J. de Pange, et P. Rivet.

46 Rivet (Paul), « L'origine des races… », art. cit., p. 8.

47 Vildé (Boris), « Les races de l'Europe », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 8.

48 *Ibid*., pp. 8-10.

49 Bouteiller (Marcelle), « Les races de l'Asie », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 13.

50 Leiris (Michel), « Les races de l'Afrique », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 15.

51 Broek d'Obrenan (Charles van den), « Les races de l'Océanie », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 18.

52 Soustelle (Jacques), « Les races indigènes de l'Amérique », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, pp. 15-17.

53 AMH/2 AM 1 B11/a : Schneeberger (Georges), « Un quart d'heure avec un jeune : Jacques Soustelle », *L'Œuvre,* 20 novembre 1938.

54 Schreider (Eugène), « Le Musée de l'Homme », art. cit., p. 2.

55 Schneider (William H.), « Henri Laugier, the science of work, and the working of science in France, 1920-1940 », *Cahiers pour l'Histoire du CNRS, 1939-1989*, vol. 5, 1989, pp. 7-34.

56 Stern (Alexandra Minna), «From Mestizophilia to biotypology: racialization and science in Mexico, 1920-1960», *in* Appelbaum (Nancy P.), Macpherson (Anne S.) & Rosemblatt (Karin Alejandra) (sous la dir.), *Race and nation in modern Latin America*, Chapel Hill (N. C.); London: University of North Carolina Press, 2003, p. 188.

57 Schreider (Eugène), « Comment on étudie les races humaines. Anthropologie et biotypologie », *Races et Racisme*, vol. 16-18, décembre 1939, p. 21.

58 *Ibid*., pp. 22, 23-24.

59 Huxley (Julian S.), Haddon (Alfred C.) & Carr-Saunders (Alexander M.), *Nous européens* [tr. de l'anglais par Castier Jules], Paris : Éditions de Minuit, 1947 [1935], 336 p. Pour un panorama plus détaillé sur les points de vue des scientifiques antiracistes anglais et américains, voir Barkan (Elazar), *The retreat of scientific..., op. cit*. ; et Stepan (Nancy Leys), *The idea of race in science : Great Britain, 1800-1960*, London : Macmillan, 1982, XXI + 230 p.

60 Haddon (Alfred C.), *The races of man and their distribution*, Cambridge : Cambridge University Press, 1924, 184 p., 10 pl.

61 Huxley (Julian S.), Haddon (Alfred C.) & Carr-Saunders (Alexander M.), *Nous européens, op. cit.,* p. 163.

62 *Ibid*., p. 144.

63 *Ibid*., pp. 155-156. La plus grande difficulté pour un scientifique était d'abandonner le terme de « race ». Les biologistes et les anthropologistes savaient depuis longtemps que tous les « types » identifiés dans leurs classifications étaient des hypothèses de travail.

64 *Ibid*., p. 161.

65 *Ibid.*, pp. 187-188.

66 Barkan (Elazar), *The retreat of scientific racism..., op. cit.,* p. 167.

67 Patte (Étienne), « Le problème de la race. Le cas de l'Europe passé et présent », *Cahiers de la Démocratie*, vol. 52, novembre-décembre 1938, p. 16.

68 *Ibid.*, p. 17.

69 *Ibid.*, p. 23. La typologie qui faisait autorité avant Haddon était celle, imposante, de Deniker (Joseph), *Les races et les peuples de la terre. Éléments d'anthropologie et d'ethnographie*, Paris : Schleicher Frères, 1900, VII + 692 p. + [16] p. de pl. Cet ouvrage avait été très rapidement traduit en anglais. Deniker (1852-1918), naturaliste et anthropologiste, occupait le poste de bibliothécaire au Muséum. Dès 1900, en pleine affaire Dreyfus, il avait repris de nombreux arguments qui refirent surface dans les années trente dans les milieux antiracistes sur les différences existant entre les « races » et les « groupes ethniques » et les dangers qu'il y avait à confondre les deux. La classification de Deniker continua à faire l'objet de révision de la part d'experts du monde entier, comme en France, à mesure que de nouvelles recherches remettaient en cause ses résultats. Une deuxième édition française, revue et considérablement augmentée, fut publiée par l'éditeur Masson en 1926.

70 Patte (Étienne), « Le problème de la race », art. cit., pp. 25-26.

71 *Ibid*., p. 52.

72 Neuville (Henri), *L'espèce, la race et le métissage en anthropologie : introduction à l'étude de l'anthropologie générale*, Paris : Masson, 1933, p. 35.

73 Neuville (Henri), « La race est-elle une réalité ? », *La Revue de Paris*, vol. 44, n° 20, 1937, p. 870. Durkheim avait avancé une remarque similaire concernant la différence sexuelle dans sa comparaison du mariage « primitif » et « civilisé » dans *De la division du travail social.* Voir Pedersen (Jean Elisabeth), « Sexual politics in Comte and Durkheim : feminism, history, and the social scientific canon », *SIGNS : A Journal of Women in Culture and Society*, vol. 27, n° 1, automne 2001, pp. 229-263.

74 Burian (Richard M.), Gayon (Jean) & Zallen (Doris), « The singular fate of genetics in the history of french biology, 1900-1940 », *Journal of the History of Biology*, vol. 21, n° 3, automne 1988, pp. 357-402.

75 Sur l'impact de la génétique sur l'étude de la race en Grande-Bretagne, voir Reynolds (Larry T.) & Lieberman (Leonard) (sous la dir.), *Race and other misadventures : essays in honor of Ashley Montagu in his ninetieth year*, New York : General Hall, 1996, 424 p. (The Reynolds series in sociology) ; Barkan (Elazar), *The retreat of scientific racism..., op. cit*., part 2 ; et Stepan (Nancy), *The idea of race..., op. cit.,* chap. 5.

76 Lester (Paul) & Millot (Jacques), *Les races humaines*, Paris : A. Colin, 1936, pp. 208-209 (Collection Armand Colin. Section de biologie ; 192).

77 Sur les fondations de cette société, voir Sibeud (Emmanuelle), « L'Afrique d'une société savante. Les Africanistes et leur mémoire », *in* Piriou (Anne) & Sibeud (Emmanuelle) (sous la dir.), *L'africanisme en questions, op. cit.,* pp. 71-88.

78 Lester (Paul), « Bibliographie africaniste », *Journal de la Société des Africanistes*, vol. 9, n° 2, 1939, p. 229. Outre l'article de Montandon, Lester listait les travaux de Boas, Patte et Georges Lakhovsky (du côté antiraciste) et de Ruggles Gate, Charles Davenport et Egon von Eickstedt (du côté raciste).

79 Montandon (George), « L'état actuel de l'ethnologie raciale », *Scientia*, vol. 65, 1939, pp. 32-33.

80 La stature de Montandon est également confirmée dans un article de Raymond Polin sur l'« ethnologie » qui parut dans le rapport sur les sciences sociales en France préparé par le Groupe d'Études des Sciences Sociales. Le vieux durkheimien et dreyfusard, Célestin Bouglé avait formé ce groupe en vue de revitaliser les sciences sociales au lendemain de la première guerre mondiale. Polin, un jeune agrégé en philosophie, notait que l'ethnologie moderne française pouvait partir de la définition de Boas : « [elle] traite de l'homme en tant qu'être social ». Polin considérait que Montandon, et les scientifiques de l'École d'anthropologie en général, appartenaient au même champ disciplinaire que Rivet et le personnel de l'Institut d'ethnologie et du Musée de l'Homme. Polin (Raymond), « L'ethnologie », *in* Aron (Raymond) *et al., Les sciences sociales en France : enseignement et recherche*, Paris : P. Hartmann, 1937, pp. 78-99.

81 À la veille de la seconde guerre mondiale, Vallois était un anthropologiste très influent. Professeur d'anatomie et de zoologie, il était un spécialiste en typologie qui sut éviter les prises de position extrêmes tout en cultivant les bons contacts à Paris. En 1930, il fut nommé coéditeur de la publication la plus importante dans le domaine, *L'Anthropologie*, que les paléontologues Verneau et Boule avaient fondé avec Hamy en 1892 pour sortir l'anthropologie française de la crise dans laquelle elle était empêtrée depuis la disparition précoce de Broca. Vallois devint président de la Société d'anthropologie en 1932 et déménagea à Paris en 1937, lorsqu'il prit la direction du Laboratoire d'anthropologie de l'École pratique. Il poursuivra sa carrière sous Vichy et dans les années qui suivirent.

82 AMH/2 AM 1 A11/d : Jacques Soustelle à M. Perrin [Éditions Payot], 11 août 1938, n° 1284.

83 AMH/2 AM 1 G3/b : Rapport d'activité par département, Asie ; AMH/2 AM 1 A2/a : Georges Henri Rivière à M. le Rédacteur de *L'Intransigeant*, 24 mars 1931, n° 474 ; AMH/2 AM 1 K67/c : Georges Henri Rivière à George Montandon, 16 février 1934 ; et Anatole Lewitsky à George Montandon, 28 mars 1934, n° 603.

84 De l'information sur l'histoire de l'École d'anthropologie sous la direction de Marin est disponible sur le site internet de l'École, mais doit être utilisée avec précaution : http://www.ecoledanthropologie.info. Sur la carrière de Marin, voir Lebovics (Herman), *True France : the wars over cultural identity, 1900-1945*, Ithaca ; London : Cornell university press, 1992, chap. 1.

85 AMH/MS 15/3/Procès-verbaux : « Rapport du Sous-Directeur pour 1924-1925 », « Rapport du Sous-Directeur pour 1925-1926 » et « Rapport du Sous-Directeur pour 1927-1928 ».

86 Le premier professeur d'hérédité, Henri Briand, était un médecin et un eugéniste, et non un généticien. Il se montra favorable aux thèses de l'hygiène raciale nazies sous l'Occupation. Schneider (William H.), *Quality and quantity..., op. cit*., p. 257.

87 Schneider (William H.), *Quality and quantity..., op. cit*., pp. 225 et 246 ; Kossovitch était un chercheur pionnier sur les groupes sanguins en France.

88 Marin réussit à obtenir une « subvention spéciale » de 20 000 francs du ministère des Affaires Etrangères en 1937. Le Conseil municipal de Paris rétablira la subvention qui lui avait été retiré au début de l'année 1939 à la fin de cette même année. AMH/MS 15/3/Procès-verbaux : « Rapport du 15 décembre 1937 », « Rapport du 20 juin 1939 » et « Rapport du 19 décembre 1939 ». Maurice Leenhardt, proche de Mauss, demanda à y faire des « conférences » en 1935. Dix lui furent attribuées, ce qui lui permit sans doute de joindre les deux bouts. « Rapport du 5 juin 1935 ».

89 Luzzatto (Michele), Palestrini (Claudio) & Passerin d'Entrèves (Pietro), « Hologenesis : the last and lost theory of evolutionary change », *Italian Journal of Zoology*, vol. 67, n° 1, 2000, p. 131.

90 Rosa (Daniele), *L'ologenèse : nouvelle théorie de l'évolution et de la distribution géographique des êtres vivants,* Paris : F. Alcan, 1931, p. XI.

91 Ces citations sont extraites de la version abrégée de *L'ologenèse humaine* de Montandon qui avait été publiée chez Payot en 1933 : *La race, les races. Mise au point d'ethnologie somatique,* Paris : Payot, 1933, 296 p. (Bibliothèque scientifique) ; voir pp. 112, 113 et 114.

92 Montandon (George), *L'ologenèse humaine..., op. cit.,* p. 130, note 3.

93 Montandon (George), *L'ologenèse culturelle. Traité d'ethnologie cyclo-culturelle et d'ergologie systématique*, Paris : Payot, 1934, p. 215.

94 Lowie (Robert), *The history..., op. cit.,* p. 170.

95 Montandon (George), *L'ologenèse culturelle..., op. cit.,* pp. 156, 208-209.

96 Sur *L'ologenèse humaine,* voir Haddon (Alfred C.), « Compte-rendu 104 », *Man*, vol. 29, août 1929, pp. 144-146 ; Sur *L'ologenèse culturelle,* voir en particulier Van Gennep (Arnold), « Ethnographie », *Mercure de France,* 15 septembre 1935, pp. 604-608 ; Fleure (Herbert J.), « Compte-rendu 110 », *Man*, vol. 36, mai 1936, p. 87 ; Wallis (Wilson D.), « Compte-rendu de *L'ologenèse culturelle* », *American Anthropologist*, n. s., vol. 37, n° 3, pt. 1, juillet-septembre 1935, p. 521.

97 Mauss (Marcel), *Manuel d'ethnographie*, Paris : Payot, 1947, p. 10 ; AMH/2 AM 1 A13/a : Jacques Soustelle à Robert Delavignette, 18 juillet 1939, n° 1248. Voir le compte-rendu de René Sudre dans le grand journal d'opinion *Le Journal des Débats*, 22 novembre 1934. Il y soutenait que Montandon essayait d'apporter à l'étude des civilisations « la même réforme profonde que les anthropologistes ont faite quand ils ont séparé l'idée de race de l'idée de groupement ethnique ».

98 Van Gennep (Arnold), compte-rendu de *La race, les races, in* « Anthropologie », *Mercure de France,* 1er juin 1934, p. 370. Pour d'autres compte-rendus de *La race, les races* de la même veine : Vallois (Henri Victor), « Compte-rendu de *La race, les races* », *L'Anthropologie*, vol. 44, 1934, pp. 381-382 ; Fleure (Herbert J.), « Compte-rendu 13 », *Man*, vol. 35, janvier 1935, pp. 14-15.

99 AMH/2 AM 1 A12/d : Jacques Soustelle à Brice Parrain, 9 mai 1939, n° 813. Soustelle recommandait également Lester (Paul) & Millot (Jacques), *Les races humaines, op. cit.,* et l'article de Neuville (Henri), « Peuples ou races ? », *in* Febvre (Lucien) (sous la dir.), *Encyclopédie française* ..., *op. cit*., 7.44-1–7.64-14.

100 Montandon (George), *L'ologenèse culturelle..., op. cit.,* p. 118.

101 Sur la critique « cachée » de Durkheim par Montandon, voir *L'ologenèse culturelle*, *op. cit.,* p. 37, note 1.

102 Schlanger (Nathan), « Une technologie engagée. Marcel Mauss et l'étude des techniques dans les sciences sociales », *in* Mauss (Marcel), *Techniques, technologie et civilisation* [édition et présentation de Schlanger Nathan ; avant-propos de Weber Florence], Paris : Presses universitaires de France, 2012, p. 101.

103 Montandon (George), *L'ethnie française*, Paris : Payot, 1935, pp. 9 et 26-27. La définition donnée par Montandon au terme « ethnie » ne renvoie pas à son usage courant. Nous employons le terme au sens que Montandon le comprenait.

104 Sur la carrière précoce et les idées de Gunther, qui deviendra un scientifique raciste nazi confirmé, voir Klauptke (Egbert), « German "race psychology"... », *op. cit.,* pp. 24-25. Montandon sera plus tard en contact avec Gunther, dont il affirmait admirer les travaux. Adler (Karen H.), *Jews and gender in Liberation France*, Cambridge ; New York : Cambridge University Press, 2003, pp. 131-132. Noiriel retrace l'apparition du terme *ethnie* au *Tableau de la géographie* datant de 1903 de Paul Vidal de la Blache. Noiriel (Gérard), *Les origines..., op. cit*., p. 243.

105 Adler (Karen H.), *Jews and gender..., op. cit.,* pp. 123-125.

106 Montandon (George), *L'ethnie française, op. cit.,* p. 27.

107 Fleure (Herbert J.), « Compte-rendu 109 », *Man*, vol. 36, mai 1936, p. 86.

108 Montandon (George), *L'ethnie française, op. cit.,* pp. 137-155, et surtout 142.

109 Montandon (George), *La race, les races..., op. cit.,* p. 262.

110 Montandon (George), *L'ethnie française, op. cit.,* pp. 144-145.

111 Montandon (George), « L'origine des juifs », *L'Humanité*, 15 décembre 1926.

112 Chez Payot, Montandon supervisa la traduction de plusieurs travaux scientifiques sur la race dans les années 1930 dont il écrivit les préfaces.

113 Fabre (Daniel), « L'ethnologie française à la croisée des engagements (1940-1945) », *in* Boursier (Jean-Yves) (sous la dir.), *Résistants et résistance*, Paris ; Montréal (Québec) : L'Harmattan, 1997, p. 354. Henri Victor Vallois dans *L'Anthropologie* s'interrogeait sur les données de Montandon, mais le compte-rendu de P. Royer pour le journal de l'École d'anthropologie était des plus positif ; *L'Anthropologie*, vol. 46, 1936, pp. 442-444 ; *Revue Anthropologique*, vol. 46, 1936, pp. 102-103.

114 Seillère (Ernest) (rapporteur), « Séance du 20 juin 1936 », *Revue des Travaux de l'Académie des Sciences Morales et Politiques et Comptes Rendus de ses Séances*, 1936, pp. 599-601.

115 Seillère admirait les talents stylistiques de Gobineau, mais plus encore, il partageait sa vision raciale de l'histoire. Roberts (W. J.), « The racial interpretation of history and politics », *International Journal of Ethics*, vol. 18, n° 4, juillet 1908, pp. 475-492 ; et Christie (Francis A.), « *Morales et religions nouvelles en Allemagne. Le Néoromantisme au delà du Rhin by Ernest Seillère* », *American Historical Review*, vol. 33, n° 2, janvier 1928, pp. 399-401. Une conférence tenue à la Sorbonne à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de Gobineau en 1932 fournit une indication de la visibilité grandissante de cet auteur parmi les écrivains et les poètes dans les années trente, dont les interventions firent l'objet d'un numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française* (1934). Malgré son philo-sémitisme, les théoriciens allemands de la race commencèrent à lire Gobineau dans les années vingt. Plusieurs antiracistes en France —à l'instar de Van Gennep— le lirent pour réfuter ses théories, tandis que d'autres comme Senghor et Césaire furent attirés par ses notions de

civilisations impures. Voir Gaulmier (Jean), « Dossier Gobineau », art. cit., p. 87 ; Fabre (Daniel), « L'ethnologie française... », *op. cit*., p. 345 ; Wilder (Gary), *The French imperial nation-state..., op. cit*., p. 356. Sous Vichy, les théoriciens du Nouvel Homme Européen s'inspirèrent de Gobineau pour construire leur modèle d'une élite de sang du futur. Bruneteau (Bernard), « *L'Europe nouvelle de Hitler » : une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Monaco : Éditions du Rocher, 2003, p. 135.

116 Montandon (George), « Revue d'ethnologie », *La Revue Générale des Sciences Pures et Appliquées*, vol. 47, 1936, pp. 448-449.

117 Comme l'a montré William Schneider, René Martial utilisa les études sérologiques pour soutenir la sélection des immigrants en France fondée sur l'idée d'une compatibilité raciale. Montandon utilisa sa théorie ologénétique pour avancer que le groupe sanguin ne pouvait pas déterminer à lui seul qui appartenait à l'ethnie française. Schneider (William H.), *Quality and quantity* ..., *op. cit.,* p. 255, et chap. 8 passim. En 1932, Georges Mauco avait publié *Les étrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique*, Paris : A. Colin, 1932, 600 p. et en 1934, René Martial publia *La race française : le sol, les racines, la souche, la croissance et les greffons*, Paris : Mercure de France, 1934, 352 p. Sur l'influence tardive de Montandon sur Mauco, voir Adler (Karen H.), *Jews and gender* ..., *op. cit.,* pp. 126-131. Sur la race et l'immigration, voir aussi Camiscioli (Elisa), *Reproducing the French race : immigration, intimacy, and embodiment in the early twentieth century*, Durham (N. C.) ; London : Duke University Press, 2009, XI + 227 p. ; et Rosenberg (Clifford), « Albert Sarraut and republican racial thought », *French Politics, Culture, and Society*, vol. 20, n° 3, 2002, pp. 97-114.

118 Montandon, par exemple, fit de nombreuses contributions sur l'ethnographie dans l'*Enciclopedia italiana* entre 1928 et 1936.

119 Vallois (Henri Victor), « Rapport moral pour l'année 1938 », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 9, n° 4-6, 1938, p. 113.

120 La Société des océanistes était associée à la droite traditionnelle. Le Comte Henri Begouën figurait parmi les membres fondateurs et Louis Marin en était le président. Begouën était l'un des découvreurs des grottes de Lascaux, mais il n'était pas un scientifique de formation. La Société s'intéressait plus à l'ethnographie qu'à la science raciale. En 1939, des amis de Begouën publièrent un volume d'essais intitulé *Mélanges de préhistoire et d'anthropologie offerts par ses collègues, amis et disciples au Professeur Comte H. Begouën*, Toulouse : Édition du Muséum, 1939, XXXIX + 403 p. Montandon ne faisait pas partie de la liste des organisateurs de cet hommage, pas plus qu'il ne figurait dans la liste des souscripteurs du volume, mais il rédigea un article —ceci venant confirmer qu'il ne « cadrait » ni avec ce monde d'amateurs conservateurs, ni avec les réseaux d'alliance et de clientélisme de Rivet et de Mauss.

121 AMH/2 AM 1 A11/a : Jacques Soustelle à M. Surleau, 19 février 1938, n° 288. Les fondateurs Maurice Leenhardt, Patrick (« Père ») O'Reilly et Paul Rivet espéraient « ... accroître notre rayonnement scientifique dans un de nos domaines ».

122 Ayant obtenu sa citoyenneté en 1936, Montandon a peut-être commencé à fréquenter des cercles politiques antisémites. Selon une biographie, c'est à ce moment qu'il rencontra Darquier de Pellepoix. ANF/F[17]/13341.

123 Montandon (George), « Le problème des races. L'ethnie juive devant la science », discours du 3 mai 1938 à Bruxelles, Centre d'Examen des Tendances Nouvelles, publié dans le premier numéro de ses *Cahiers*, septembre 1938 ; « Développement actuel de l'ethnologie raciale », discours du 5 novembre 1938, Sorbonne, publié dans *Scientia*, janvier 1939 ; « La solution ethno-raciale du problème juif », discours du 15 décembre 1938, Club du Faubourg, publié dans *Contre-Révolution*, avril 1939 ; « Le problème des races », discours du 24 mars 1939, publié dans *La France Enchaînée*, avril 1939 ; « L'ethnie juive et le type racial juif », discours d'avril 1939, publié dans la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, juin 1939. Le discours à la Sorbonne s'adressait aux membres de la Société d'ethnographie. Selon l'*Action Française,* Montandon avait discuté des dernières lois italiennes, et ses commentaires « ... ont suscité un très vif intérêt... L'écrivain Louis-Ferdinand Céline ainsi que George Poisson et de nombreux professeurs de l'Université ont assisté [à la

présentation] ». *Action Française,* 6 novembre 1938. Voir aussi CDJC/XCV-33 : George Montandon à Robert Petit, 30 octobre 1938.

124 CDJC/XCV-89 : George Montandon à R. Gontier ; et XCV-80 à XCV-98 : correspondance entre Montandon et Fleishchauer, cité dans Billig (Joseph), *L'Institut d'étude des questions juives..., op. cit.,* pp. 195 et 198-199. Montandon cessa ces critiques par la suite, parce que, comme l'a souligné Billig, il comprit que Hitler allait éliminer tous ceux qui « menaçaient » la pureté de la soi-disant race aryenne allemande. Billig (Joseph), *L'Institut d'étude des questions juives..., op. cit.,* pp. 204.

125 CDJC/XCV-54 : George Montandon à Jean Pierre Maxence, 1939. Montandon se fit un devoir de corriger les racistes allemands et italiens : ils faisaient l'erreur d'employer le terme de « racisme » là où ils auraient dû dire « ethnisme » (plus tard Montandon préfèrera le terme « ethnoracisme »), comme lui même l'avait montré dans ses recherches sur les races, les ethnies, et nations.

126 Montandon (George), « L'etnia puttana », *La Difesa della Razza*, 5 nov. 1939, pp. 18-22, cité dans Biélinky (Jacques), « La science au service de la haine », *La Terre Retrouvée*, vol. 21, janvier 1939. Sur l'histoire de cette publication italienne, voir Servi (Sandro), « Building a racial state : images of the Jew in the illustrated fascist magazine *La Difesa della Razza,* 1938-1943 », *in* Zimmerman (Joshua D.) (sous la dir.), *Jews in Italy under Fascist and Nazi rule, 1922-1945*, Cambridge ; New York : University of Cambridge Press, 2005, pp. 114-157.

127 Schreider (Eugène), « Le Musée de l'Homme », art. cit., p. 5.

128 AMH/2 AM 1B2/a : Martial (Claude), « Passage douté. Musée de l'Homme », *L'Humanité,* 20 juin 1938.

129 AMH/2 AM 1B2/b : *Pratique Automobile*, 1er septembre 1938.

130 AMH/2 AM 1B2/d : « Du nez de la femme de Cro-Magnon au nez de Cléopâtre. Et comment on peut tirer d'une étude sur l'appendice nasal une leçon d'humilité à l'usage des racistes du Troisième Reich », *Le Matin*, 26 décembre 1939.

131 En plus d'Adler (Karen H.), *Jews and gender..., op. cit.,* voir Noiriel (Gérard), *Les origines..., op. cit*. ; Weil (Patrick), « Racisme et discrimination dans la politique française de l'immigration, 1938-1995 », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, vol. 47, juillet-septembre 1995, pp. 77-102 ; et Fette (Julie), *Exclusions : practicing prejudice in French law and medicine, 1920-1945*, Ithaca, N. Y. ; London : Cornell University Press, 2012, XI + 314 p.

132 Adler (Karen H.), *Jews and gender..., op. cit.,* p. 85.

133 Leiris (Michel), « Du Musée d'ethnographie... », art. cit., p. 345.